AOUT 1950

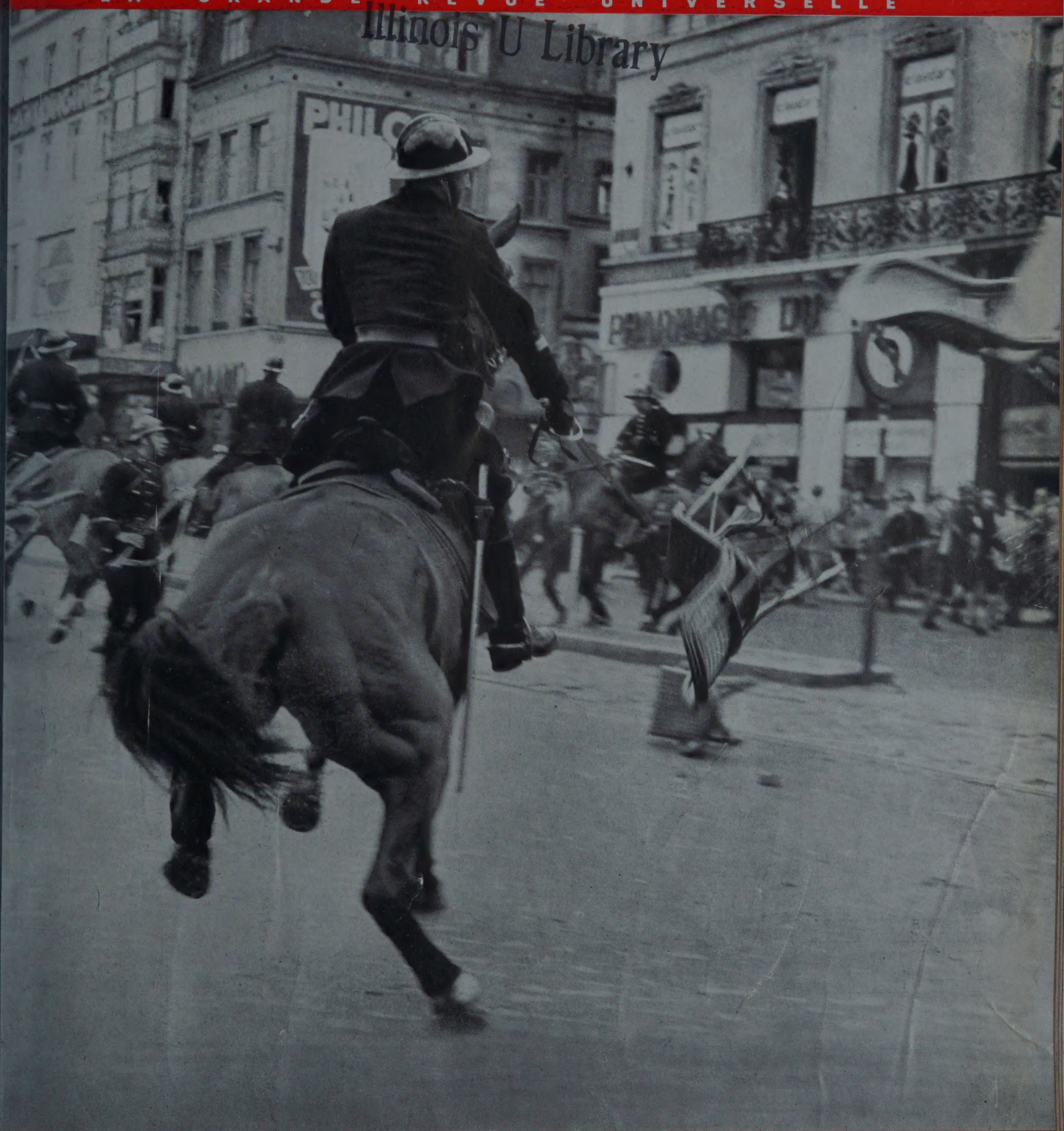
N° 251 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



'insurrection a eu raison du roi : Léopold III a délégué ses pouvoirs au prince Baudouin, qui deviendra roi des Belges à sa majorité, le 7 septembre 1951. Phot. A. F.

UNE EXCLUSIVITE : LES DERNIÈRES HEURES DE LEOPOLD III A PRÉGNY (Voir pages 128 à 130.)

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

OJD Certifié Diffusion Contrôlée

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE LUXEMBOURG (francs belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

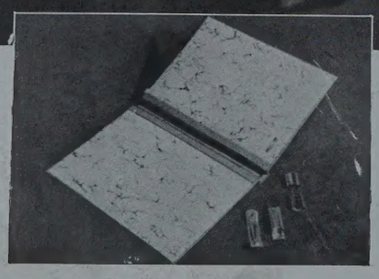
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.



2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **465 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **475 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire. . . . . **50 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . **110 fr.** | Pour 2 reliures. **140 fr.**

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
N° 7 : un semestre . . . . . **340 fr.**
Clefs de montage . . . . . **50 fr.**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE
SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET
ACLE

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

VACANCES DE L'AVENIR

— Vous allez dans la Lune ?...

— Non, plus loin. La Lune est trop près de la Terre. C'est la cohue ! Il n'y a que des « congés payés » !...

PRÉFÉRENCE

— Elève Pénible, parmi toutes nos colonies quelles sont celles que vous préférez ?

— Heu... les colonies de vacances !

LES BELLES PLAIDOIRIES

— Ex-parachutiste, mon client ne craignait pas le vide. Mais, hélas ! aujourd'hui le vide de sa bourse lui donna le vertige, et ce fut la chute !..

LES GRANDS DÉPARTS

— Tu vas à Deauville ?

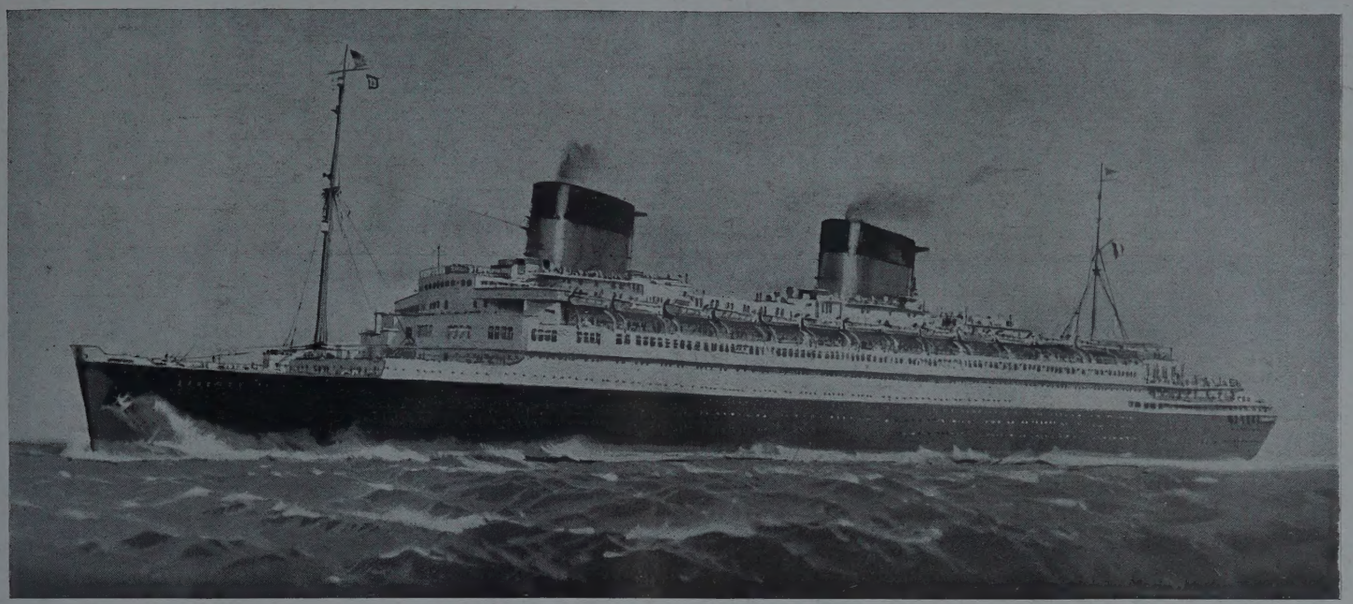
— Dame ! Je mendie toute l'année dans un quartier chic. Faut bien suivre la clientèle !..

VACANCES EXPRESS

— Vous venez à peine d'arriver et vous reprenez un train pour Paris ?

— Oui. Je n'ai pas les moyens de villégiaturer. J'ai juste pu me payer le voyage aller et retour pour marquer le coup !

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE



LIGNE LE HAVRE - SOUTHAMPTON - NEW YORK

PROCHAINS DÉPARTS :

8 AOUT : **DE GRASSE**	31 AOUT : **DE GRASSE**	27 SEPTEMBRE : **LIBERTÉ**
12 AOUT : **ILE-DE-FRANCE**	6 SEPTEMBRE : **LIBERTÉ**	6 OCTOBRE : **ILE-DE-FRANCE**
17 AOUT : **LIBERTÉ**	15 SEPTEMBRE : **ILE-DE-FRANCE**	18 OCTOBRE : **LIBERTÉ**
29 AOUT : **ILE-DE-FRANCE**	23 SEPTEMBRE : **DE GRASSE**	24 OCTOBRE : **ILE-DE-FRANCE**

PARIS, 6, RUE AUBER ★ LONDRES, 20 COCKSPUR STREET ★ NEW YORK, 610 FIFTH AVENUE

ET DANS LES PRINCIPALES AGENCES DE VOYAGE

Pub. JOUVE N° 65

EFFICACE 100%

MITES
MOUCHES
MOUSTIQUES
FOURMIS
PUNAISES
PUCES
ETC

UNE *nouveauté* QUI SURCLASSE TOUS LES INSECTICIDES

TYPHON

le brouillard qui **tue**

A BASE DE
PYRÈTHRE SYNERGÉTIQUE ET DE D.D.T.
1 millième de milligramme suffit pour tuer une mouche

ATOMISATION PARFAITE PAR VALVE BREVETÉE
Bouteille aluminium *monobloc* très robuste, d'une étanchéité absolue.

"TYPHON" NE SE BOUCHE PAS, NE FUIT PAS!
Quantité de charge insecticide inégalée.

INSECTICIDE AÉROSOL
TYPHON
LE BROUILLARD QUI TUE
MITES - MOUCHES - MOUSTIQUES

PROTÈGE SEICAM DÉFEND

L'INSECTICIDE AÉROSOL LE PLUS PUISSANT

DISTRIBUÉ PAR S.E.I.C.A.M. : 5, RUE JEAN-MERMOZ, PARIS-8e - ELY. 79-37

MARVIN
depuis 1850...

C'est en 1850 que deux jeunes Français, originaires d'Alsace, fondaient à Saint-Imier, Suisse, un petit Atelier d'Horlogerie.

Et depuis... à la Chaux-de-Fonds, Métropole Horlogère Suisse, une des Manufactures les plus importantes, produit, fait rayonner et hautement apprécier, dans 70 pays, les Montres MARVIN.

Munies d'un organe régulateur auto-compensateur, les Montres MARVIN sont insensibles aux variations de température.

Pub. Nahmias.

"POUR UN HOMME" PARFUM DU MATIN
CARON
POUR UN HOMME
PARFUM
LES PLUS BELLES LAVANDES
CREATION SPECIALE DE CARON
JEUNESSE·SPORT·BEAUTE
"POUR UN HOMME" PARFUM DE CARON

6me ANNÉE — NUMÉRO 251

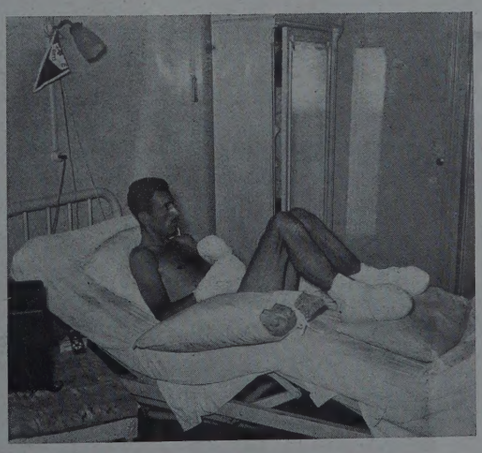
5 AOUT 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LA FRANCE HONORE LES VAINQUEURS DE L'HIMALAYA

Ce furent quelques minutes bien émouvantes que celles où M. André Morice, à la clinique de Vaugirard où ils sont traités, épingla, au nom du gouvernement, la croix à ruban rouge sur les blanches chemises de Hergoz et de Lachenal, les deux vainqueurs de l'Anapurna, le plus haut sommet gravi jusqu'ici. Quelques parents, des amis, des compagnons d'expédition étaient groupés auprès des lits. Et tous admiraient le courage stoïque avec lequel les deux vaillants supportent leur sort douloureux. Rien n'a pu entamer leur moral. Heureusement, la science réalise aujourd'hui des miracles, et les chirurgiens assurent que, par des greffes habiles, ils épargneront, pour une large part, à Lachenal et à Herzog les conséquences de leur terrible aventure. Toute la France, qui les a suivis passionnément dans leur entreprise, s'en réjouira, comme elle se réjouit de voir briller sur leur poitrine la récompense des braves.

Photographies A. D. P. et *France-Illustration* (Charles Raffin).



EN HAUT DE LA PAGE : HERZOG ET LACHENAL, LES DEUX VAINQUEURS DE L'ANAPURNA, APRÈS QUE LA LÉGION D'HONNEUR LEUR EUT ÉTÉ REMISE A LA CLINIQUE OU ILS SONT EN TRAITEMENT. EN DESSOUS, A GAUCHE : HERZOG, MAINS ET PIEDS ENVELOPPÉS DE PANSEMENTS. A DROITE, LACHENAL S'ENTRETIENT AVEC DES AMIS, DONT L'EXPLORATEUR BERTRAND FLORNOY. CI-CONTRE, EN HAUT : M. A. MORICE, SECRÉTAIRE D'ETAT AUX SPORTS, DÉCORE LACHENAL; EN BAS : OBJETS RAPPORTÉS DU NÉPAL PAR LES DEUX HÉROS DE L'EXPÉDITION.

ACTUALITÉS MONDIALES

PURI. Des milliers de pèlerins hindous sont venus assister aux fêtes traditionnelles en l'honneur du dieu Juggernauth dont l'effigie, promenée sur un char, est vénérée par les fidèles avec une ferveur ardente.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

A LAKE SUCCESS la délégation soviétique a repris place au Conseil de sécurité dont M. Jacob Malik (ci-dessus) assume la présidence. Depuis sept mois l'U. R. S. S. avait quitté le Conseil, et sa rentrée, évidemment liée à la guerre de Corée, a suscité par son importance un vif intérêt dans les capitales.

LONDRES. Après leur congrès, les « Combat la paix » anglais ont manifesté à Trafalgar Plusieurs orateurs ont pris la parole, parmi on remarquait l'écrivain soviétique Ilya Eh

RAS HAFUN. Au large de cette péninsule qui fait partie de la Somalie italienne, le transport *Doba*, qui ramenait en France des troupes d'Indochine, s'est échoué. Les passagers et l'équipage ont pu être sauvés.

PARIS. Au cours des championnats de France d'athlétisme, dont les épreuves ont été disputées les 22 et 23 juillet, le 3.000 mètres steeple a été remporté en 9 m. 27 s. par le coureur nantais Guyodo (n° 133).

PORTSMOUTH. Le porte-avions léger *Sy* seul que possède la marine australienne, e embarquer un nouveau groupe aérien monté équipages anglais. Au premier plan, voici le G

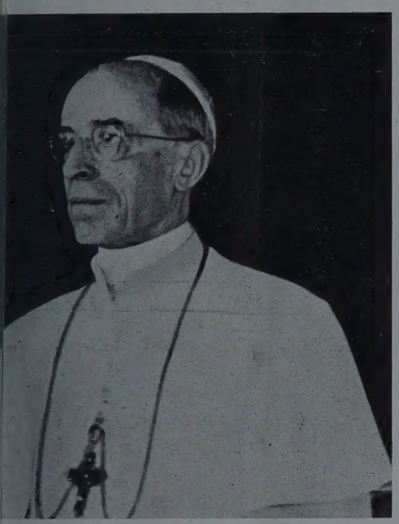
LONDRES. La princesse Irène des Pays-Bas, qui est maintenant âgée de dix ans, a accompli son premier acte officiel en posant la première pierre de l'église hollandaise qui remplacera celle qui fut détruite en 1940.

BUENOS-AIRES. S'adressant à des étudiants brésiliens en visite dans la capitale de l'Argentine, le général Peron a réaffirmé sa volonté de rester également éloigné du communisme et du capitalisme.

GLION. Le comte de Paris projette de séjour longtemps dans cette station, près de Mont le voit ici entouré de sa famille. La comte sur ses genoux le dernier-né, le petit prince

SEMAINE

ERG a fêté son neuvième centenaire. Pen- semaine, cortèges, concerts, expositions, se dé dans le décor médiéval de la ville en pré- lusieurs membres du gouvernement de Bonn.



Dans une nouvelle encyclique le Saint-Père appel angoissé en faveur de la paix et peuples et leurs dirigeants à réfléchir aux aux ruines terribles qu'engendre la guerre.

S. Le conseil des suppléants du pacte e étudie les problèmes de la défense occi- M. Hervé Alphand représente la France à ion que préside M. Spofford, délégué américain.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En lisant l'excellente étude que M. Jean-A. Ducrot a consacrée à la mise en valeur, à l'exploitation agricole, minière, voire industrielle des immensités sahariennes et, particulièrement, de certaines régions du désert qui ne sont pas trop éloignées du littoral fertile, je n'ai pas pu ne point évoquer, une fois de plus, l'ombre du grand Charles Nicolle.

C'est Nicolle qui, le premier, il y aura bientôt trente ans, m'a fait voir — je n'ose pas dire comprendre — l'importance du désert. Nicolle disait souvent, et surtout quand le vent de sable soufflait sur la Tunisie : « N'oublions pas que le désert est à nos portes et qu'il est toujours prêt à se mettre en mouvement... Le désert, grand comme une mer et beaucoup plus mystérieux, beaucoup moins accessible qu'une mer... » Avec Nicolle, j'ai parcouru, en Afrique et en Orient, certains de ces pays qui sont comme les marches de la vie, et le savant me disait : « Ces contrées, autrefois, ont été verdoyantes. Si nous les voyons ruinées, ce n'est pas seulement par l'effet des guerres qui ont détruit les villes et les points d'eau, si elles ont cessé de produire de la nourriture, c'est aussi qu'elles ont été conquises et occupées par des peuples chevriers. La chèvre est sans doute le réservoir de virus de la fièvre dite méditerranéenne ; mais elle est aussi la dévoratrice des jeunes pousses. Herbes et arbrisseaux, elle mange tout. Elle s'attaque à l'écorce des grands arbres et la ronge à la base. Elle prépare le travail de l'érosion. »

En fait, en tous les lieux où les peuples d'Islam se sont établis et où ils sont restés assez longtemps, ces peuples ont, sans le vouloir, certes, créé le désert. Si la Catalogne espagnole a pu échapper à ce destin, c'est qu'elle n'a été occupée que pendant une période assez brève. Partout ailleurs, de l'Indus à la Castille, en passant par l'Afrique du Nord, et en réservant certaines oasis, certaines vallées, le désert étend maintenant son empire. J'ai parlé de cette question grave, à cette même place, il y a quelques mois. Il me souvient qu'en visitant certaines régions du Sud algérien ou marocain j'avais été frappé par ce fait que les maisons, même quand elles sont relativement confortables, ne comportent aucune cheminée. Cette absence ne s'expliquait pas, certes, par l'ardeur du climat : les hivers sont assez pénibles, mais surtout parce qu'il n'y a rien, absolument rien à brûler dans tout le voisinage.

Il est beau de penser qu'en ce temps de désordre planétaire, en ce temps où la France, non encore guérie des plaies que lui ont infligées deux guerres pendant lesquelles elle fut, en même temps, « l'autel et l'holocauste », il est beau de penser, dis-je, que la France a mesuré la gravité d'un problème capital pour l'humanité tout entière : le problème de la nourriture. Naturellement, la France, responsable d'un grand domaine africain, s'intéresse d'abord à ce domaine et cherche, pour cette région déterminée du globe, des solutions aux problèmes qui lui sont proposés, qui font partie de ses devoirs.

★

Si la paix du monde se trouve préservée pendant un temps suffisant, j'espère donc que nous verrons se développer ce que nous pouvons appeler une noble offensive de la vie. Si, la paix générale du monde étant maintenue, celle de l'Union française se trouve en péril, devons-nous penser que les populations autochtones de l'Afrique du Nord seraient en mesure de mener à bien, seules, une œuvre aussi considérable ? Je prie mes amis musulmans de me pardonner si je confesse ma pensée profonde en disant que les peuples de l'Afrique du Nord ne me semblent pas encore en état de résoudre de tels problèmes. Ces peuples, malgré nos efforts, vivent, comme presque tous les peuples des pays d'Islam, dans un état de sous-alimentation chronique. Cet état n'est pas favorable à la production des élites. C'est bien pourquoi nous, Français, nous efforçons, malgré maintes difficultés, d'élever, dans cette région d'Afrique, le niveau de vie des collectivités que nos méthodes médicales et prophylactiques sont en train d'amener au surpeuplement.

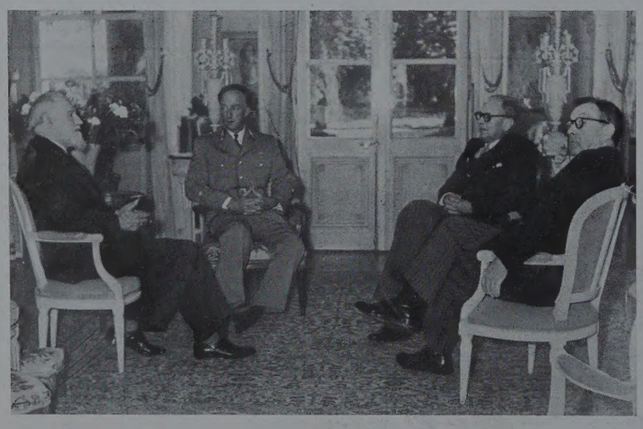
Ainsi donc, ou bien l'Union française étant maintenue, la France pourra persévérer dans l'œuvre et contribuer à nourrir tous ceux qu'elle aura sauvés. Ou bien la collaboration des Français et des peuples autochtones se trouvera compromise, peut-être interrompue. Alors la maladie, la mort et la misère régleront, à leur façon, un certain nombre de problèmes.

DANS LE PARC, LE ROI EST VU DE DOS AVEC M. VAN CAUWELAERT. DEBOUT, LE PRINCE BAUDOUIN ET SON FRÈRE.

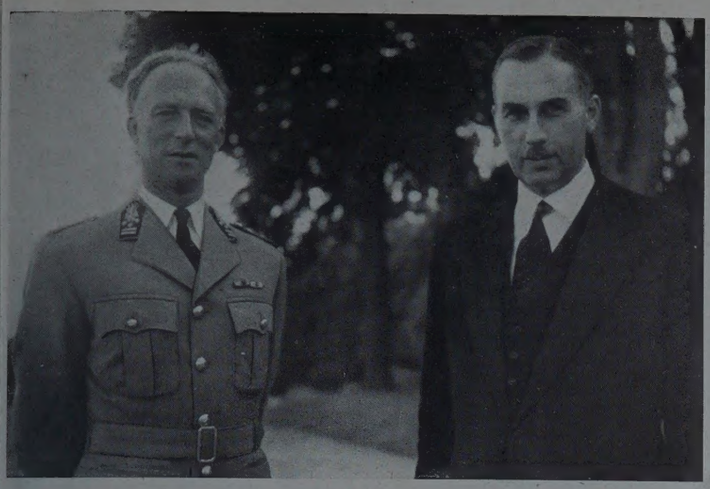
UNE GRANDE EXCLUSIVITÉ « FRANCE-ILLUSTRATION »

AVANT L'ENVOL POUR

LES DERNIÈRES HEURES DU ROI LÉOPOLD



CI-CONTRE, DANS UN SALON DU CHATEAU, LÉOPOLD S'ENTRETIENT AVEC LE PREMIER MINISTRE, M. DUVIEUSART, ET AVEC MM. VAN CAUWELAERT ET STRUYE VENUS A PRÉGNY LUI ANNONCER OFFICIELLEMENT QUE LE PARLEMENT BELGE A MIS FIN A L'IMPOSSIBILITÉ DE RÉGNER ET QU'IL PEUT EN CONSÉQUENCE RENTRER A BRUXELLES. LA DEUXIÈME PHOTOGRAPHIE A GAUCHE MONTRE LE PRINCE ALBERT SERRANT LA MAIN DE M. VAN CAUWELAERT, PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE. DANS LES GROUPES, ON RECONNAIT NOTAMMENT LA PRINCESSE JOSÉPHINE-CHARLOTTE. CI-DESSOUS, QUELQUES VISITEURS SONT RÉUNIS SUR LA TERRASSE DE LA RÉSIDENCE.



M. de Sernaelens, président du Conseil d'Etat helvétique, est venu au chateau de Prégny. Ci-dessous, des visiteurs prennent congé.

Léopold III entre les présidents des deux Assemblées, M. Struye président du Sénat et M. Van Cauwelaert, président de la Chambre.

LA BELGIQUE

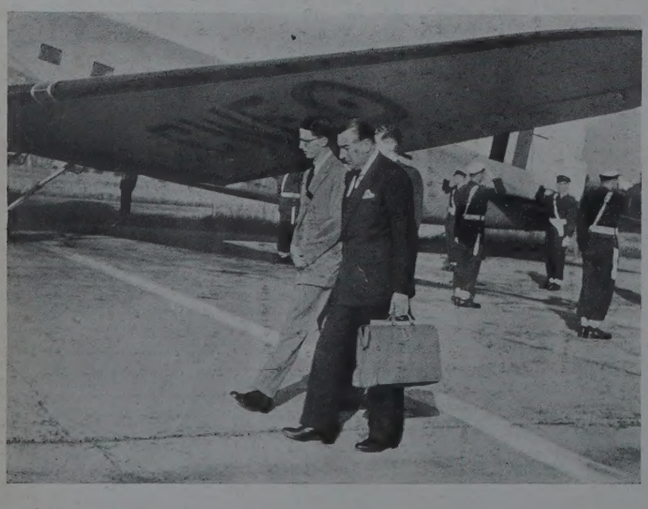
ET DE LA PRINCESSE DE RÉTHY AU CHATEAU DE PRÉGNY

Le départ est proche. Les habitudes quotidiennes n'ont pas changé. La princesse de Réthy et le prince Baudouin promènent leurs chiens.

De gauche a droite, sur l'aérodrome de Genève, M. Duvieusart, la princesse de Réthy, la princesse Joséphine-Charlotte et le prince Baudouin (ci-dessous) dans l'avion qui les ramène.

Photographies Intercontinentale.

Le prince héritier a sa descente de l'avion a Bruxelles.



L'EUROPE EST-ELLE UN REVE OU UNE POSSIBILITÉ ? (*)

L'EUROPE ET LE PLAN MARSHALL

DIOGÈNE cherchait un homme... Les Européens cherchent l'Europe. Il y a un moment dans l'histoire où l'homme et l'Europe se sont rencontrés. L'homme était Charlemagne et l'Europe naissait; conjonction heureuse, mais éphémère. En fait, l'Europe est portée disparue depuis le IXe siècle, tout au moins l'Europe unie politiquement. Par la suite, chaque tentative d'unification s'est accompagnée de massacres toujours plus considérables — et plus inefficaces du point de vue du but considéré.

Cependant, les Américains sont convaincus que l'Europe existe : ils l'ont libérée. Ils nous ont dit que nos frontières sont respectablement périmées, qu'il est absurde de tout casser périodiquement dans notre maison et de les appeler à l'aide pour cela, ce qui est très coûteux, et qu'il faut enfin devenir des garçons raisonnables.

Ils nous ont donné une confortable allocation de dépannage en promettant de revenir nous voir de temps à autre pour s'assurer que tout va bien.

Aujourd'hui ils se fâchent des médiocres résultats d'une coopération européenne qui ne s'est pas réalisée instantanément. Ceux d'entre eux qui connaissent réellement l'Europe n'en sont pas surpris. Mais les autres, beaucoup plus nombreux... Bref, on parle de diminuer fortement les crédits Marshall. Les gouvernements européens, pris de sueurs froides à l'idée des échéances qui, jusqu'à présent, n'ont pu être faites qu'avec le secours de la planche à billets ou la contre-partie des dollars gratuits — parfois avec les deux — se hâtent de mettre sur pied des accords minima susceptibles de calmer les sénateurs d'outre-Atlantique. Comble d'infortune, même sous le coup d'une nécessité aussi pressante, l'O. E. C. E., le Conseil de l'Europe, leurs experts réunis et, ultimes positions de repli, les groupements régionaux n'accouchent que d'enfants malingres, aux yeux clignotants, aux jambes mal assurées ; c'est une petite suppression de contingents, accompagnée de multiples réserves et exceptions, toutes barrières douanières solidement en place; ce sont des ententes ultra-prudentes de convertibilité des monnaies ; ce sont des conférences où s'affirment des principes qui se révèlent inapplicables.

Raisonneuse et circonspecte, l'Europe 1950 ne sait encore ce qu'elle est, ni ce qu'elle veut ni ce qu'elle peut ; cette victime de guerre abondamment décorée, éclopée et pensionnée, cette nouvelle pauvre s'habitue mal à sa misère, comme à ses béquilles : le plan Marshall et le pacte Atlantique.

CRITIQUES VIRULENTES

EN novembre dernier, dans le *Journal des industries mécaniques*, M. Jean Constant, délégué général du syndicat des Industries mécaniques, qui groupe plusieurs milliers d'entreprises importantes, a publié une lettre ouverte adressée à M. Hoffman, directeur du plan Marshall : « Vous nous avez, écrit-il, inondés de locomotives dont nous n'avions pas besoin. Vous nous avez submergés de wagons. Aujourd'hui, notre propre industrie ne reçoit plus de commandes. Elle réduit ses heures de travail et débauche son personnel... Vous nous avez fait des envois massifs de matériel agricole... et nos fabricants de machines voient... s'accumuler dans leurs magasins leur production invendue... Le seul pays d'Europe occidentale qui n'ait pas dû dévaluer sa monnaie, la Suisse, est le seul qui ne bénéficie pas de l'aide américaine. »

Opinion purement française ? J'ai parcouru l'Europe. L'ingratitude n'est pas notre fait exclusif. Elle souffle partout.

« Le plan Marshall, déclare froidement le docteur Erhard, ministre allemand de l'Economie, a été une idée louable ; mais il est condamné à l'échec parce que mal administré. Au point où il en est, il conduit à des investissements faits à mauvais escient. »

Les enquêteurs américains qui ont opéré en Europe concluent que « dans l'ensemble, les Européens ne sont pas convaincus de la pureté des mobiles américains ».

De fait, des erreurs ont été commises : témoin la livraison — continuée en dépit des recommandations, puis des protestations — de marchandises que l'Europe était à même de produire et ne pouvait plus écouler sur son propre marché. Un millier de tracteurs italiens sortant d'usine ont été voués à la rouille parce que leurs clients normaux, manquant de devises et tenus par un programme rigide, devaient attendre les tracteurs venus d'outre-Atlantique.

L'administration Marshall, comme toute organisation bureaucratique complexe, est une lourde machine. Les aberrations qu'on lui dénonce ne sont pas vite rectifiées. Mais est-il facile d'annuler des contrats anciens ? Le manque de souplesse dans le fonctionnement du plan ne doit pas faire oublier ses mérites et ses bienfaits.

LES PANCARTES DE L'E. R. P.

EN bordure des principales artères européennes, j'ai rencontré les pancartes de l'*European Recovery Program*. L'aide intérimaire et le plan Marshall ont raminé l'Europe moribonde des années 1945 et 1946. Le blé, le maïs, le lait américains ont sauvé des centaines de milliers de vies européennes. Le charbon, le pétrole, le coton américains ont permis à nos industries de démarrer rapidement, évitant le chômage. Puis les draglines, les bulldozers, les charrues chargeuses — 80 % du matériel utilisé pour le terrassement — ont accéléré les travaux grâce auxquels sera triplée la production d'électricité hydraulique qui alimentera les secteurs industriels dont les besoins augmentent sans cesse. Le rééquipement des ports, le renouvellement de la flotte maritime et fluviale, la reconstitution des parcs ferroviaires, la mécanisation des mines, la prospection et le raffinage du pétrole, le développement de la production agricole portent la marque Marshall. Serons-nous assez ingrats pour l'oublier ?

Ce sont là des exemples d'aide directe. L'aide indirecte, par utilisation de la contre-valeur des marchandises ou des fonds mis gratuitement à la disposition des gouvernement européens, est beaucoup plus importante. C'est ainsi qu'on été notamment réalisés 75 % des investissements des sociétés nationalisées françaises : S. N. C. F., Charbonnages, Electricité et Gaz de France.

La sidérurgie française doit à l'aide Marshall un neuvième de ses installations nouvelles (24 milliards de francs sur un plan de modernisation de 325 milliards à exécuter en cinq ans). Ce neuvième n'a pas peu contribué à faire des aciéries de la S. O. L. L. A. C. et de l'U. S. I. N. O. R. les aciéries les mieux aménagées d'Europe. Sans les dollars Marshall, il n'y avait pas la possibilité de payer à un prix rentable les deux trains continus qui débitent, à 40 kilomètres à l'heure, de l'acier laminé dont la qualité et le prix de revient nous assurent une bonne place sur les marchés internationaux.

Notre économie a tiré un avantage sérieux d'une autre disposition : certains pays, vivant principalement de leurs exportations, voyaient celles-ci s'effondrer, leurs clients ne possédant pas les devises nécessaires pour payer leurs achats. Tel était le cas de la Belgique, à laquelle ses partenaires européens ne pouvaient plus s'adresser, faute d'un système de paiements multilatéraux, une fois épuisé le contingent de francs belges qu'ils avaient acquis par leurs exportations en Belgique. Le 1er juillet 1948, les pays signataires du plan Marshall convinrent que les déficits de leurs balances commerciales pourraient être en partie réglés par des transferts de leurs dollars gratuits. Si ceux-ci ne profitaient plus directement au circuit intérieur des créanciers, la compensation venait du coup de fouet donné à leur commerce intérieur.

Sur un total d'environ 750 millions de dollars Marshall distribués, en exécution de ces droits de tirage du 1er juillet 1948 à la fin de 1949, la France a reçu 370 millions de dollars, qui se sont ajoutés aux dollars reçus directement. Depuis l'entrée en vigueur du plan Marshall jusqu'à décembre 1949, nous avons reçu :

403 milliards de francs de contre-valeurs marchandises gratuites ;
45 milliards de francs de contre-valeurs des dollars prêtés ;
132 milliards de francs de droits de tirage.

Au total, 580 milliards de francs qui ont dépanné notre trésorerie, puissamment aidé à la stabilisation du franc tout en permettant de poursuivre les travaux d'équipement national. Un minimum d'honnêteté s'impose donc dans les jugements que l'on fait porter sur un plan qui comporte des erreurs d'application, comme toute chose humaine, mais dont il est impossible de méconnaître la générosité.

(*) Voir *France-Illustration* du 29 juillet 1950.

LA « FAIM » DE DOLLARS

Le premier corollaire du théorème Marshall était la suppression de la « faim » de dollars qui sévissait après la guerre dans une Europe ruinée, manquant de tout, d'argent comme de pain. Avant 1939 déjà, malgré ses exportations, l'Europe avait une balance commerciale déficitaire vis-à-vis de l'Amérique. Le déficit était compensé grâce aux revenus des avoirs qu'elle possédait outre-Atlantique. En 1945, l'Amérique est le seul pays vendeur de quoi que ce soit. En revanche, non seulement l'industrie européenne n'est en état de lui rien vendre, mais les avoirs européens à l'étranger se sont volatilisés en quelques mois, soit qu'ils aient été commercialisés, dans des conditions souvent mauvaises, par les gouvernements aux abois, soit que leurs propriétaires, peu soucieux de se sacrifier sur l'autel du relèvement national, les aient escamotés et naturalisés américains ou suisses. Dès lors, la balance des comptes de l'Europe s'établit avec de longues colonnes de chiffres en débit et un zéro tout rond au crédit.

Que faire ? Travailler d'arrache-pied à relever la production dans tous les pays européens et reprendre les courants d'exportation, les développer. Produire, exporter. L'Europe a scrupuleusement appliqué ces mots d'ordre. En 1949, sur un revenu total de 140 milliards de dollars, elle a consacré, selon M. Hoffman, 30 milliards à l'équipement, et sa production est de 15 % supérieure à celle de 1938 pour l'ensemble des pays de l'O. E. C. E. Résultat remarquable si l'on se souvient que devant des dégâts dix fois moindres il avait fallu attendre sept ans, après la première guerre mondiale, pour retrouver le niveau de production de 1913. Les exportations des dix-huit membres de l'O. E. C. E., qui, en 1947, ne couvraient en valeur que 14 % des importations en provenance d'Amérique du Nord (Etats-Unis et Canada), les ont payées, en 1948, à concurrence de 22 % ; en 1949, à concurrence de 25 %. Il suffirait donc — en principe — de combiner une expansion des ventes en Amérique du Nord avec une compression des importations pour obtenir l'équilibre recherché. De fait, les experts de l'O. E. C. E. estiment que l'on devrait arriver, par paliers, en 1951-1952, à réduire les importations de la zone dollar à 3,1 milliards de dollars, contre 4,3 en 1949-1950, et à porter les exportations de 1 milliard de dollars en 1949-1950 à 1 milliard et demi en 1951-1952.

Cela laisserait subsister un déficit de 50 %, bien fâcheux, pour l'époque à laquelle prendra fin l'aide Marshall. Le tourisme, même scientifiquement organisé, n'en pourra venir à bout... Les prévisions des experts semblent déjà optimistes, qui se fondent sur l'hypothèse du maintien aux Etats-Unis d'une activité d'affaires égale à celle du dernier semestre de 1949 : « Une chute, fût-elle peu importante, aurait des répercussions beaucoup plus fortes sur les relations commerciales avec les pays de l'O. E. C. E., dont les réserves financières et matérielles sont trop faibles pour leur permettre de supporter la disparition soudaine de certaines recettes. » Entre le quatrième trimestre 1948 et le troisième trimestre 1949 une réduction de 5 % sur le produit national brut des Etats-Unis s'est traduite par une chute de 30 % en valeur des importations des Etats-Unis en provenance des pays de l'O. E. C. E. Rappelons que la cause principale de la dévaluation de la livre sterling fut la crise, très légère, subie par les Etats-Unis au début de 1949, et que la dévaluation de la livre provoqua celle de la plupart des monnaies européennes. Ces divers « rajustements » étaient au reste nécessaires pour activer les exportations. M. Hoffman, administrateur du plan Marshall, observe que si l'Amérique élevait de 3 % (pourcentage actuel des importations venant d'Europe par rapport à l'ensemble de ses importations) à 5 % (pourcentage d'avant guerre) ses achats en Europe, le déficit de cette dernière en dollars serait entièrement résorbé. Mais les républicains le reprennent vertement : une telle politique, selon eux, aurait pour effet de mettre en chômage 1.500.000 Américains qui s'ajouteraient aux 5 millions actuellement recensés.

Ainsi le problème apparaît-il ardu, et l'on ne voit pas du tout comment le résoudre... sinon en reconduisant pour une période indéterminée le plan Marshall, c'est-à-dire une politique de « cadeaux », concevable, certes, dans un système communiste ou chrétien, dont les fins ne s'identifient nullement avec les appétits individuels, mais paradoxale dans un système capitaliste.

Le paradoxe, il est vrai, existe aujourd'hui moins dans les raisonnements que dans les faits. Les milieux compétents évaluent à 5.000 ou 6.000 tonnes l'épargne-or privée en France, soit environ 3.000 milliards de francs, et à 2.000 milliards les avoirs français dissimulés à l'étranger. Cependant se manifeste une grosse pénurie de capitaux d'investissement qui amène les entreprises à pratiquer un auto-financement souvent difficile, excluant cette baisse des prix sans laquelle l'accroissement du pouvoir d'achat reste aléatoire, tandis que l'Etat doit chercher à l'étranger les bonnes volontés qu'il ne trouve pas dans son propre pays.

CONTRE-PARTIES ET CONTRADICTIONS

Les cadeaux, comme les bonnes volontés, ne vont pas sans créer des obligations. On voudrait être assuré qu'elles n'obèrent pas l'avenir. Les contrôles dont s'accompagne automatiquement une participation étrangère abondante risquent de limiter les avantages de toute nature que l'on attend de l'irrigation de l'économie par des capitaux indispensables à la mise en valeur des ressources nouvelles et à la modernisation des industries existantes.

Pour autant que l'on puisse juger, les capitaux américains actuellement investis en France métropolitaine atteignent à peine 20 milliards de francs. En revanche, dans l'Union française, ils sont plus importants.

Le plan Marshall a suscité des inquiétudes de même nature. En dehors de la surveillance normale de l'utilisation des dollars et de leur contre-valeur, en dehors des erreurs que nous avons citées plus haut et qui, aboutissant à concurrencer l'industrie européenne, vont à l'encontre du but proposé, l'administration américaine nous baille des « conseils » et des « suggestions ». On ne manque pas de nous faire observer que, si les fonds de contre-valeur ne sont pas utilisés de telle ou telle manière, le Congrès américain pourrait considérer assez mal la chose. Quand la France, dont la position exportatrice a été reconnue à la conférence agricole de Washington en février 1948, vend son blé en Hollande, elle s'attire les vives remontrances des Américains.

L'ombre de la réprobation du Congrès plane ainsi sur toutes les discussions de l'Europe avec l'Amérique. Et les contradictions se multiplient. L'emprise, d'abord amicale, devient plus ferme. Qu'elle ne s'embarrasse pas de considérations sentimentales, il n'y a rien à redire. Aujourd'hui, tant que Washington, seul juge-arbitre, n'a pas dit « arrêtez », tous les coups bas sont permis dans la lutte du « business ». Soyons justes : on en donne, on en reçoit... Dans la bataille du pétrole que se livrent Anglais et Américains, ceux-ci constatent avec amertume que les Britanniques n'ont pas hésité à tirer parti des améliorations réalisées grâce au plan Marshall dans l'exploitation de leurs concessions pétrolières pour décréter l'arrêt en zone sterling des achats de pétroles américains, plongeant les grosses compagnies d'outre-Atlantique dans le plus cruel embarras. Réponse du berger à la bergère, car les Anglais s'étaient finalement énervés de voir échouer leurs tentatives d'exportation en zone dollar.

J'ai entendu des Autrichiens affirmer que le salut économique et politique de leur pays réside dans la multiplication de ses liens financiers avec les Etats-Unis. En revanche, en Belgique on s'impatiente de certaines formes de collaboration. On s'est lié de telle sorte, pour le Congo en particulier, gros producteur mondial d'uranium, dont toute la production est vendue à l'Amérique, qu'actuellement les laboratoires belges de recherche en sont réduits à travailler sur des minerais... achetés au marché noir. Sans préjudice du fait que les prix, dont la revision a été mal définie, seraient largement au-dessous des cours mondiaux. Mais les Belges, gens pratiques et tenaces, sont en voie d'obtenir quelques satisfactions de ce côté.

Danois, Norvégiens, Suédois se scandalisent lorsque les Américains font savoir qu'ils n'ont aucun besoin de leur beurre ni de leurs œufs, dont les prix sont inférieurs aux cours américains.

— Comment, s'étonnent-ils, concilier ce refus avec les exhortations de M. Hoffman recommandant aux pays européens de développer leurs exportations en Amérique ?

On ne peut concilier des choses inconciliables. L'Amérique a d'autant moins besoin du beurre scandinave, que ses propres éleveurs ne demandent qu'à exporter leurs surplus et que le C. C. C. — l'organisme d'Etat chargé de stabiliser les prix agricoles par l'achat des excédents — est nettement débordé.

Il ne faut certes pas exagérer les erreurs et les malentendus. Mais les nier serait absurde. Il faut enfin sortir du royaume enchanté de l'illusion. Quand l'Europe conserve la tête froide, elle discerne, sous les perspectives optimistes de M. Keyserling — augmentation générale du pouvoir d'achat aux Etats-Unis, diminution des prix de revient, amélioration de la sécurité sociale, réduction à trente heures de la semaine de travail — quelques fausses notes.

La petite crise du début de l'année 1949 a été vite surmontée aux U. S. A. On est reparti du bon pied. Mais le nombre des chômeurs s'est accru d'un million en six mois et le pronostic de la chambre de commerce de New-York reste très réservé pour l'avenir immédiat.

Dès maintenant, une grosse campagne de vente est lancée par l'industrie américaine. On fait valoir que les nouvelles machines-outils réduiront de 30 % les prix de revient... Mais les « coin-meter » et les « balloons » sont réapparus : il s'agit des appareils à sous adaptés aux frigidaires, aux appareils de télévision, etc., et relevés chaque semaine par le vendeur ; on ne les avait pas vus depuis la crise de 1930. La vente à crédit, reprise en grand, sous toutes ses formes est encouragée par les banques qui n'hésitent pas à assumer des risques. Seul élément rassurant : la mystique de la production à outrance semble avoir été abandonnée par maints grands industriels qui s'acheminneraient vers l'amélioration des rendements et des qualités plutôt que vers une augmentation désordonnée des quantités. Si l'Amérique donne réellement cette preuve de sagesse, elle est sauvée et nous le sommes avec elle. Mais comment justifier un tel malthusianisme en bonne doctrine libérale ?...

SOLIDARITÉ

On peut espérer que l'Europe et l'Amérique, constatant que le moyen, probablement unique, de surmonter leurs difficultés réside dans le développement de leur solidarité, s'efforceront de la mieux définir pour la mieux exercer. Il y a beaucoup à faire dans ce domaine. M. Dean Acheson a laissé prévoir une aide américaine continuée au delà de 1952. Il ne faudrait pas laisser ignorer aux contribuables américains que la politique de « cadeaux » contribue aussi bien à assurer la sécurité militaire des Etats-Unis qu'à maintenir leur actuel standard de vie.

L'Europe « secourue sociale » est une absurdité. Lorsque M. Hoffman dans son discours devant la *Michigan League* dit à ses compatriotes : « Notre problème n'est pas seulement de remettre l'Europe sur ses propres pieds, mais encore de nous en décharger », il trouve l'adhésion reconnaissante des Européens. En revanche, quand ceux-ci, dans leurs tentatives d'exportation se heurtent à des barrières douanières solidement maintenues, ils se demandent : que faire ?

L'Europe s'est vue, plus d'une fois dans son histoire, dans la situation du créancier qui ne peut se faire payer qu'en nature. Au moins a-t-elle laissé à ses débiteurs la possibilité de s'acquitter par leurs exportations. L'équilibre se rétablissait rapidement, et il n'y avait point de problème du franc, de la livre ou du mark. Les importations ainsi effectuées n'étaient pas toujours du goût des producteurs nationaux. Pourtant l'on n'avait pas encore besoin, en ces époques peu éclairées, d'invoquer la solidarité. Le bon sens la suppléait.

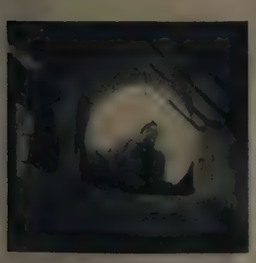
(A suivre.)

LE RÉSEAU D'ÉGOUTS EST RÉPARTI EN BASSINS ANALOGUES A DES ZONES FLUVIALES, AXÉS CHACUN SUR UN GRAND COLLECTEUR COMME CELUI QU ON VOIT ICI.

DU GAZ MÉTHANE AUX LÉGUMES

LES DIVERSES UTILISATIONS DE L'EAU D'ÉGOUT

Nous avons esquissé précédemment (1) un bref historique des égouts parisiens et décrit les égoutiers dans leur travail pénible et parfois même dangereux. Ce tableau doit être complété. Si, en effet, au cours des années, le réseau d'évacuation de la capitale s'est développé et amélioré, le volume considérable, on le pense bien, des eaux collectées a posé aux techniciens des problèmes et les a amenés à se préoccuper du traitement de ces eaux. C'est la tâche propre du service d'assainissement. A celui des égouts, objet du précédent article, incombe le drainage des eaux pluviales et ménagères. Le service d'assainissement épure et utilise ces eaux, et l'on va voir que cette épuration donne lieu à des recherches et à des travaux d'un vif intérêt.



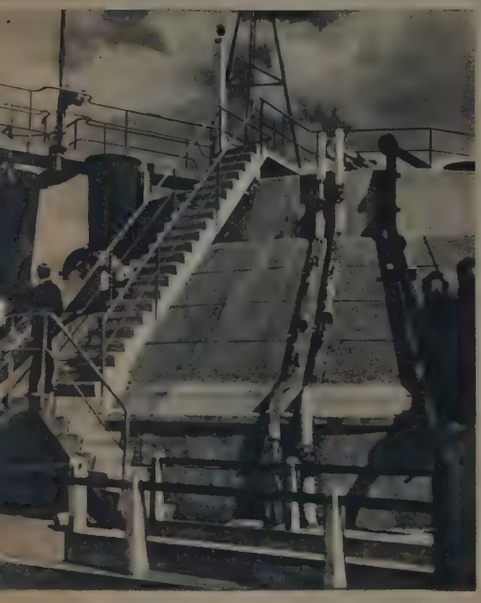
Vers 1860 le volume des eaux d'égout rejetées dans la Seine à Clichy atteignait environ 300.000 mètres cubes par jour. Les riverains se plaignaient vivement. Pour apaiser leurs légitimes réclamations, la Ville de Paris décida de faire étudier les moyens de traiter avant leur rejet les eaux polluées. Ces études durèrent quelques années, et en 1864 on décida de suivre l'exemple donné par une compagnie anglaise et d'utiliser pour l'agriculture les propriétés de l'eau d'égout. C'est l'origine de ces champs d'épandage aménagés dans les régions de Gennevilliers, d'Achères et de Triel-Carrières, terrains d'alluvions ; d'autres s'étendent sur les plateaux calcaires de Méry-Pierrelaye et sur les sables de Beauchamp.

La surface totale de ces champs représente 4.487 hectares et l'on estime à 140 millions de mètres cubes l'épuration annuelle. Les eaux destinées à l'épandage sont en partie refoulées vers Gennevilliers par l'usine de Clichy et en partie vers l'usine de Colombes. Celle-ci, à son tour, refoule ces eaux par des conduites forcées traversant la Seine au moyen d'un pont métallique à hauteur d'Argenteuil et qui aboutissent à un point nommé « Point-Haut d'Argenteuil », qui domine la vallée de la Seine jusqu'à Mantes. Là commence un ouvrage dit « émissaire général » qui se développe sur la rive droite de la Seine

(1) Voir *France-Illustration* du 25 mars 1950.

EGOUTIER GAGNANT UN ORIFICE DE SORTIE.

CI-DESSUS : VUE GÉNÉRALE AÉRIENNE DE LA STATION D'ACHÈRES. AU PREMIER PLAN, LES DIGESTEURS ; AU FOND, LES CUVES DE DÉCANTATION ET LES BASSINS D'AÉRATION. CI-DESSOUS : ASPECTS DES DIGESTEURS OU SONT TRAITÉES LES BOUES D'OU L'ON RETIRE, PARMI D'AUTRES SOUS-PRODUITS, LE GAZ MÉTHANE.



sur plus de 22 kilomètres et, traversant l'Oise, se prolonge jusqu'à Triel. De cet émissaire, essentiellement constitué par un aqueduc libre de 3 mètres de diamètre, partent des branches secondaires qui alimentent les diverses régions d'irrigation. Dans ces régions la distribution des eaux s'effectue par des conduites en béton armé, tandis qu'un important réseau de drains en tuyaux ou à ciel ouvert assure l'évacuation des eaux filtrées par le sol vers la Seine ou vers l'Oise. Ces eaux d'irrigation servent surtout, on le sait, à la culture maraîchère. Leur emploi est du reste réglementé avec précision — et notamment l'eau d'égout ne peut être utilisée pour la culture de légumes destinés à être mangés crus.

Le volume des eaux à traiter va croissant. D'autre part, des raisons géographiques et économiques s'opposent à l'extension des champs d'épandage. Leur surface a déjà sensiblement diminué dans la région de Gennevilliers par suite du développement des établissements industriels. Il a donc fallu recourir à l'épuration artificielle. C'est le rôle des stations de Triel-Carrières, de Mont-Merly, près de Créteil, qui reçoit les eaux refoulées par les usines d'Alfortville et d'Ivry, et encore des stations de Tremblay-les-Gonesse et d'Aulnay-sous-Bois. Mais nous voudrions surtout nous arrêter aux stations de Colombes et d'Achères.

Colombes offre aux techniciens un remarquable ensemble d'installations. Les recherches qui y sont faites sont d'ordres divers. Elles portent notamment sur les conditions de décantation des eaux usées, sur la récupération et l'utilisation des sous-produits, boues, gaz méthane, eau épurée. Cette station de Colombes est en somme un intermédiaire entre le laboratoire proprement dit et la station réelle d'épuration. Elle dispose d'ailleurs d'un jardin d'essais de 4 hectares.

Et c'est grâce aux études poursuivies à Colombes qu'il a été possible de mettre sur pied la station d'Achères, qui, construite de 1937 à 1940, constitue la première tranche d'un groupe d'ouvrages qui doivent permettre, conformément au plan d'assainissement de l'agglomération parisienne, d'épurer quotidiennement 2 millions de mètres cubes d'eaux usées. Achères est, dès à présent, pour sa part, en état de traiter 200.000 mètres cubes par jour.

Le traitement commence par la décantation des eaux dans quatre cuves circulaires à fond plat de 35 mètres de diamètre. Elles y laissent environ 50 % des matières tenues en suspension. Une épuration biochimique a ensuite pour objet de détruire ou de transformer les résidus qui subsistent après la décantation primaire, impuretés en solution ou à l'état colloïdal. Cette épuration se fait au moyen de « boues activées ». On nomme ainsi une matière floconneuse, brune, très riche en micro-organismes, obtenue par une insufflation prolongée d'air dans de l'eau d'égout fraîche. Le dépôt résultant de cette aération est remis en suspension dans de l'eau d'égout et aéré de nouveau. Répétée plusieurs fois, l'opération donne cette boue activée qui se comporte comme un catalyseur et accélère considérablement l'oxydation et la précipitation des matières organiques.

A la station d'Achères l'aération se fait dans douze bassins en béton armé longs de 204 mètres et d'une capacité de 50.000 mètres cubes. L'air est insufflé par des tubes d'acier débouchant à 2 m. 75 du plan d'eau.

On procède ensuite à une décantation secondaire dans des cuves analogues aux décanteurs primaires et l'on renvoie à la Seine l'effluent parfaitement clarifié. Quant aux boues résiduaires, elles passent dans les digesteurs. Ce sont six fosses en béton armé de 3.000 mètres cubes chacune et dont la hauteur varie de 12 m. 50 à 20 mètres. Les boues y sont portées à une température de 25 à 30 degrés. Leur fermentation produit un abondant dégagement de gaz riche en méthane qui est recueilli dans des cloches d'accumulation. Les boues digérées fournissent, une fois séchées et surtout après addition de potasse, un excellent engrais.

L'activité des services des égouts et de l'assainissement continue de s'exercer par la mise en œuvre d'un vaste programme dont on souhaite que l'exécution puisse être menée à bonne fin sans trop attendre.

ROGER DARDENNE.

LA RÉCOLTE DES CHOUX DANS LES CHAMPS D'ÉPANDAGE IRRIGUÉS GRACE AUX EAUX D'ÉGOUT.

Le pardon de Rumengol n'est pas le plus célèbre, mais il offre cet air de foi chrétienne et de superstition païenne qui caractérise la religiosité bretonne.

POUR UNE PLUS GRANDE CONNAISSANCE DE LA FRANCE *FRANCE-ILLUSTRATION* VOUS PRÉSENTE LE CIRCUIT N° 4

C'EST l'une des régions de Bretagne les plus riches en pittoresque que nous vous proposons de parcourir. Pittoresque du parcours, pittoresque des petites villes et des villages, des monuments remarquables qui jalonnent le parcours, pittoresque des costumes. Nous n'aurons avec la mer qu'un contact rapide, au Faou. Encore n'est-ce que du fond d'un de ces fjords qui creusent profondément la côte. C'est un nouvel aspect de l'Argoat, pays de la montagne et des bois, plus mouvementé et plus vivant que l'Argoat morbihannais.

Il faut voir, un dimanche, à Sizun, alors que sonne l'appel à la grand'messe, les fidèles en costume. Ils sont graves, solennels, et leur costume est à leur image.

A Huelgoat, la nature est en vedette. Huelgoat, entre l'étang et la forêt, est un excellent centre d'excursions à qui voudrait connaître profondément toute cette région, l'une des plus belles de Bretagne.

Un autre aspect de ce centre du Finistère, c'est Landerneau. Vous le traverserez en suivant la rive gauche de l'Elorn. Il y a là tout un groupe de vieilles maisons bâties dans son lit et qui méritent qu'on les regarde.

Plougastel a son merveilleux calvaire — sinon le plus beau, du moins le plus célèbre.

A Daoulas vous découvrirez un bel ensemble d'architecture religieuse dont le joyau est le cloître roman de l'ancienne abbaye.

Vous remporterez de votre circuit une image nouvelle de la Bretagne, image colorée d'une extraordinaire vitalité de la nature, des hommes et des pierres œuvrées.

A Landerneau vous aurez peut-être la chance de manger de la morue à la morlaisienne. Si vous dînez à Huelgoat, vous pourrez y déguster une andouille renommée, des truites, des tripes ou un excellent gigot. A Guingamp, la morue se mange à la guingampoise.

DÉPART DE ST-BRIEUC

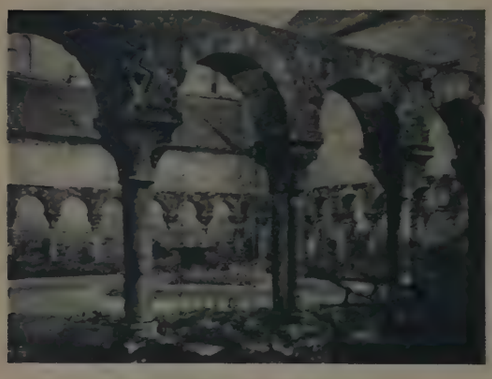
par la N 12 en direction de Guingamp. A 38 kilomètres de Saint-Brieuc, à Le Ponthou, prendre à gauche la D 42 sur 12 kilomètres (parcours très pittoresque). A Coat arc'herno, prendre à droite la D 9 jusqu'à...

61 km. **PLOUGONVEN.** — Ensemble remarquable d'architecture religieuse bretonne, réunissant l'église, la chapelle, l'ossuaire et le calvaire des XV^e^ et XVI^e^ siècles.

En quittant Plougonven, prendre, en face de l'enclos paroissial, V. O. A moins d'un kilomètre, choisir la branche droite et, plus loin, la branche gauche. A Le Kermeur vous trouvez la D III qui mène, par Le Cloître, à la N 169 que vous traversez. D III par Plounéour-Ménez jusqu'à...

Landerneau, au bord de l'Elorn, donne une si grande impression de calme que l'on comprend la valeur de l'expression « faire du bruit dans Landerneau ».

De vieilles maisons à pignons penchées sur la rue aux pavés inégaux, une rue qui semble n'avoir pas beaucoup changé depuis le moyen âge, c'est Le Faou.



A Sizun, l'enclos paroissial est moins sévère. Il est situé au bord de la route, et le placitre s'ouvre largement, offrant à l'œil son église, son ossuaire et sa porte triomphale. Et les apôtres, au long de l'ossuaire, sont dignes et portent des barbes assyriennes.

Daoulas est le vivant symbole de cette Bretagne d'autrefois qui mettait tout son luxe dans le culte des saints et le culte des morts. Un porche de cimetière monumental, une abbaye qui fut imposante dans le passé et deux églises... pour mille habitants.

80 km. **SIZUN.** — Là encore l'ensemble monumental est magnifique et il se présente remarquablement dégagé. Le calvaire s'élève sur une porte triomphale, celle-ci se prolongeant par un ossuaire important orné de statues intéressantes. L'église, des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, a une belle abside polygonale et un clocher-porche du début du XVIII^e^ siècle.

On quitte Sizun par la N 164, pittoresque tout au long des 17 kilomètres qui vous séparent de Landerneau. Les huit derniers kilomètres (des descentes dans la vallée de l'Elorn) sont inoubliables.

97 km. **LANDERNEAU.** — Jolie petite ville ancienne, établie où l'Elorn commence son estuaire. Le vieux pont a des maisons pittoresques et la place du Marché, de belles vieilles maisons. S'il est l'heure de déjeuner, vous serez remarquablement reçus dans le plus important des hôtels-restaurants de la rive droite.

On quitte Landerneau par la N 170, qu'on abandonne très vite au profit de la D 29. Celle-ci, parallèle à l'estuaire, conduit à...

111 km. **PLOUGASTEL-DAOULAS.** — Son calvaire est célèbre. Il a été construit de 1602 à 1604. Il y a un beau pardon le 15 août. On peut, si on le désire, franchir l'estuaire par la D 33 et aller visiter Brest, qui se relève énergiquement de ses ruines, et dont l'arsenal, le port de guerre et la rade sont intéressants.

Sinon, on prend la D 33 en direction inverse jusqu'à...

124 km. **DAOULAS.** — La petite commune est établie au fond d'une petite baie. En entrant, on prend la première rue à droite, qui mène au cimetière. Celui-ci a un porche superbe du XVI^e^ siècle, remarquable par son architecture et ses sculptures. L'église, romane, est du XII^e^ siècle. Attenante, l'ancienne abbaye conserve trente-deux arcades d'un cloître roman, également du XII^e^ siècle.

On reprend la D 33 sur 12 kilomètres et l'on arrive à...

136 km. **LE FAOU.** — C'est au plus profond de la rade de Brest, à 28 kilomètres du goulet, qu'est situé Le Faou. C'est une petite ville riche en maisons anciennes revêtues d'ardoises. L'église, intéressante, domine le petit port.

Après visite de la ville, on revient sur ses pas et l'on prend, à droite, la D 42 qui mène à...

139 km. **RUMENGOL.** — Lieu de pèlerinage célèbre. Le pardon de la Trinité y attire une foule considérable, et ce jour-là les voitures ne peuvent y circuler. L'église (1536) a une flèche élégante et un beau portail Renaissance. Devant elle s'étend le placitre où se donnent les fêtes, où s'assemblent les fidèles pour la messe en plein air. A l'extrémité opposée à l'église s'élève un chœur de style gothique construit à cet usage.

La D 42 vous fait traverser ensuite la jolie forêt du Cranou, puis un haut plateau de landes sauvages. Passé Saint-Rivoal, on prend, à 4 kilomètres, la N 785, sur la droite. Elle passe au pied du Mont-Saint-Michel (à droite), point culminant de toute la Bretagne (391 mètres). Immense panorama.

170 km. **BRASPARTS.** — Bel ensemble paroissial. L'église est du milieu du XVI^e^ siècle avec porche Renaissance remarquable. Le calvaire présente une Pietà émouvante. Un ossuaire complète l'ensemble.

On quitte Brasparts par la D 21, qui rejoint la D 14. A 5 kilomètres, Lannédern a une belle croix à personnages. 8 kilomètres plus loin, à droite de la route, la chapelle Saint-Herbot est admirable par sa tour carrée du XV^e^ siècle, son porche, avec les statues des apôtres, la croix ornée qui lui fait face et, à l'intérieur, les vitraux du XVI^e^ siècle et le chancel de bois sculpté de la même époque.

Et l'on arrive enfin à...

191 km. **HUELGOAT.** — Huelgoat, cela signifie « haute forêt », et cela peut s'entendre aussi bien par l'altitude que par la noblesse imposante du site. Elle couvre, cette forêt, près de 600 hectares, et son pittoresque défie la description. Les enfants du pays vous serviront de guides et vous montreront le chaos du Moulin, la grotte du Diable, la pierre tremblante, le camp d'Artus, la mare aux Sangliers, le Gouffre. Tout cela vous fera une belle promenade pédestre d'une heure et demie à deux heures.

Par la N 164, qui franchit la vallée de la Rivière d'Argent, l'Aulne et la vallée de l'Hyère, on arrive, à 18 kilomètres, à...

209 km. **CARHAIX.** — Patrie de La Tour d'Auvergne, dont la statue orne une place de la ville. Maison natale au 13 de la rue de La Tour-d'Auvergne, derrière la mairie. Au coin de la rue Félix-Faure, une très belle maison Renaissance. Enfin, au cimetière, église de Plouguer. Reconstruite au XVI^e^ siècle, elle conserve de belles parties romanes.

Retour à Saint-Brieuc par la N 787. 3 kilomètres de Carhaix, voir, à gauche, un pont gaulois.

289 km. **SAINT-BRIEUC.**

La tour Quiquengrogne, comme la Générale d'autre part de l'entrée du château, fut bâtie par la reine Anne en 1498. On peut y admirer une rétrospective de l'histoire de Saint-Malo.

VOICI LE CIRCUIT N° 5

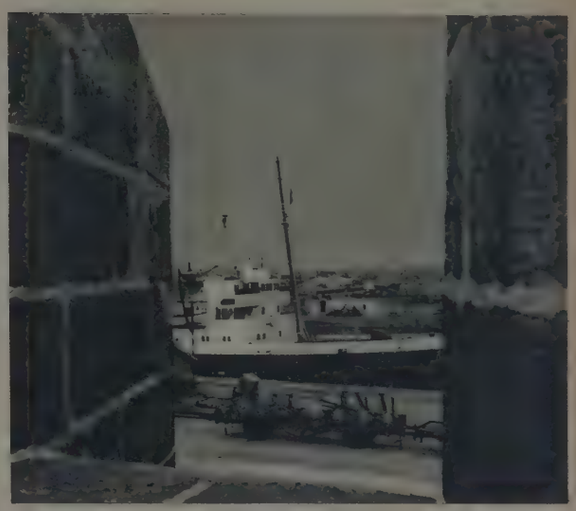
« Bretagne aux cent visages », avons-nous dit. Comme il est loin, celui-ci, du précédent !

Bretagne des Côtes-du-Nord, du pays gallo, large promontoire entre la baie de Saint-Brieuc et la baie du Mont-Saint-Michel. Dans la partie inférieure du circuit, entre Dol et Saint-Brieuc, on retrouve certains aspects de l'Argoat morbihannais. Mais la côte a ses caractères bien personnels, aussi différents des caractères de la côte finistérienne que de ceux du littoral vénète.

Moins finement ciselée, la côte a ici des falaises vertigineuses de grès rouge, rose ou mauve. Au cap Fréhel, elles s'élèvent à 72 mètres au-dessus du niveau de la mer. Autre aspect pittoresque de la région, le gigantesque estuaire de la Rance, profond de 28 kilomètres, couloir d'eau dont le verrou s'appelle Saint-Malo.

Passé Cancale, la côte s'alanguit et s'attriste jusqu'au Vivier, où nous la quittons pour entrer dans le morne pays de Dol.

Si vous déjeunez à Saint-Malo, vous ferez suivre les huîtres de Cancale d'un turbot grillé recouvert d'une sauce aux champignons. Mais, après avoir parcouru en quatre circuits touristiques 1.500 kilomètres de routes bretonnes, traversé ses landes et ses bois, longé ses côtes, admiré ses calvaires et ses clochers à jour ; après avoir vu danser au son du biniou et de la bombarde, mangé ses crêpes et bu son cidre, sachez bien que vous n'aurez qu'effleuré ce qui est autre chose qu'une province française : une petite nation dans la grande, au bord de la grande, et elle-même divisée en petites provinces, fermées l'une à l'autre. Chacune a ses coutumes, son économie, son mode d'existence, ses chants et ses danses, et la langue même s'y patoise.



Saint-Malo. Du haut des remparts, une échappée sur le port où Chateaubriand jouait avec les fils de pêcheurs.

DÉPART DE St-BRIEUC

par la N 12 en direction de Lamballe, à 9 km. 500 tourner à gauche et suivre la N 786 jusqu'à...

25 km. **LE VAL-ANDRE.** — Jolie station balnéaire au pied des hauteurs de Pléneuf. La plage, exposée à l'ouest, s'étend sur 2 kilomètres.
On traverse Pléneuf et l'on retrouve la N 786 qui mène à...

35 km. **ERQUY-PLAGE.** — L'arrivée à Erquy est des plus pittoresques. Un peu au nord, le cap d'Erquy a des falaises de grès mauve superbes. D'Erquy, on joint Plurien par la N 786. On peut alors prendre, à gauche, par Sables-d'Or-les-Pins pour atteindre ensuite le cap Fréhel, ou continuer tout droit jusqu'à Saint-Aide, où la GC 36 remonte par Plévenon jusqu'au cap.

55 km. **CAP FREHEL.** — On y arrive par la lande de Fréhel, couverte de bruyère et d'ajoncs. Les falaises de grès rouge s'élèvent à 72 mètres au-dessus de la mer. Le panorama est magnifique. Vue à l'est sur le fort de la Latte. Enceinte du moyen âge et donjon central.
On revient jusqu'à Saint-Aide et l'on reprend la N 786 qui, par Matignon et Ploubalay, nous mènera à Dinard. On peut faire un détour intéressant en prenant, 8 kilomètres avant Ploubalay, la D 62, à gauche. 5 kilomètres d'un parcours très pittoresque nous amènent à la pointe du Chevet. Très belle vue. Retour par la D 62 et la D 26, à gauche. On trouve la N 768, que l'on ne quitte plus jusqu'à Dinard.

102 km. **DINARD.** — Magnifiquement située à l'embouchure de la Rance, c'est la station balnéaire la plus mondaine de Bretagne. Le climat y est exceptionnellement doux. Plage de l'Ecluse et porte d'Emeraude. Pointe du Moulinet. Plage du Prieuré.
De Dinard, la N 166 descend à...

130 km. **DINAN.** — Ancienne ville fortifiée, elle s'est établie au bord d'un plateau escarpé, dominant la rivière de quelque 75 mètres. La ville a conservé son enceinte du moyen âge et son château imposant. La place des Cordeliers et la rue du Juerzual ont de belles maisons anciennes. La descente de la Rance en bateau est une belle promenade de deux heures environ.
De Dinan à Saint-Malo par la N 176 sur 13 kilomètres et la N 137.

164 km. **SAINT-MALO.** — De la belle cité maritime il ne reste plus guère

Le château de Dinan est une superbe forteresse dont l'origine remonte au XIVe siècle ; elle fut construite par les ducs de Bretagne. Elle a un donjon ovale qui contient un musée, une chapelle du XVe siècle et la salle du Duc, d'une hauteur de 7 mètres.

A Dinan, la place des Cordeliers, que prolonge celle de l'Apport, a de vieilles maisons. L'une d'elles porte l'enseigne réputée « Chez la Mère Pourcel ».

La cathédrale de Dol a eu à souffrir de la guerre. Elle n'en est pas moins belle. Ses porches sont charmants et la nef a de belles proportions. Malheureusement la verrière du XIII[e] siècle de la fenêtre du chevet est très abîmée.

que la ceinture de murailles hautaines et le château. Le plan de reconstruction, étudié par les Beaux-Arts, respecte, nous assure-t-on, le caractère de la vieille ville close. On y entre par la porte Saint-Vincent. L'entrée du château est à droite. Elle est encadrée de deux tours rondes : la Générale et Quiquengrogne.

On peut faire, en tout ou en partie, le tour des remparts. De la tour Bédouane on voit le Grand Bé, tombeau de Chateaubriand.

Au sortir de la ville close, on prend la chaussée du Sillon, qui, par Paramé et la 155 A, vous ouvre l'accès à Cancale.

178 km. **CANCALE.** — Port de pêche. De la pointe de Crolles, vue sur le port de la Houle, le rocher de Cancale et l'île des Rimains avec son fort de Vauban.

La CC 76, sur 5 kilomètres, et la 155 suivent maintenant la côte plate et morne jusqu'au Vivier. Là, elle tourne à angle droit et traverse le marais de Dol. Sur la gauche, le Mont-Dol.

201 km. **DOL.** — La cathédrale Saint-Samson, du XIII[e] siècle, est un bel édifice gothique. Sur le flanc sud, deux porches très beaux, le plus important du XIV[e] siècle, l'autre, du XIII[e]. Derrière la cathédrale, jolie promenade des Douves. Dans la Grande-Rue, belle maison romane.

De Dol à Dinan, 26 kilomètres. A Dinan, on franchit la Rance sur le grand viaduc. Belle vue. On sort de Dinan par la N 176. La route est une série de côtes impressionnantes. A Noyal, on rejoint la N 12, et l'on entre peu après à...

266 km. **LAMBALLE.** — Elle fut, de 1134 à 1420, la capitale du comté de Penthièvre. L'église Notre-Dame, gothique, s'élève sur la colline Saint-Sauveur. Elle a des portes du XII[e] siècle, une nef du XII[e] siècle, un chœur du XV[e] siècle, et la tour centrale date de 1695. Dans la ville basse, l'église Saint-Martin a des arcades du XI[e] siècle.

288 km. **SAINT-BRIEUC** par la N 12.

L'HÔTEL DE VILLE ET LE BEFFROI D'AIX-EN-PROVENCE, DONT LE DÉCOR MÉDIÉVAL SE MARIE HARMONIEUSEMENT AVEC LA GRACE DU XVIIIe SIÈCLE MOZARTIEN.

AIX-EN-PROVENCE, HAUT LIEU DE LA MUSIQUE

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

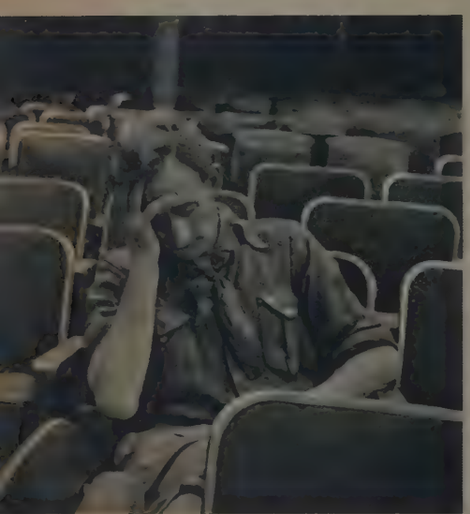
Cette belle salle qui a pour toit le ciel de Provence est un miracle d'acoustique. Le son y prend une sorte de limpidité délicieuse. C'est impitoyable pour le musicien. Mais on aurait pu chercher en vain quelque défaillance, celle que l'on eût montée en épingle au moins pour témoigner que l'on exerçait consciencieusement son métier de critique... Les critiques les plus sévères étaient désarmés.

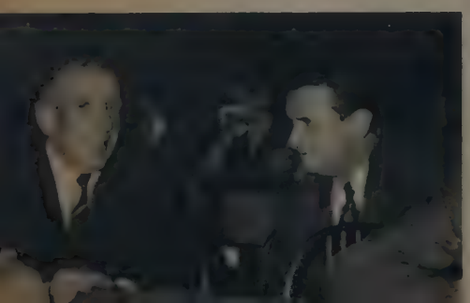
Le mistral un peu menaçant s'était apaisé. Lorsque les trompettes sonnèrent, du beffroi illuminé, l'ouverture du festival, que l'orchestre eut joué l'introduction de *Cosi fan tutte*, fraîche et babillarde comme un ruisselet, mais traversée de lueurs d'éclairs, que le rideau se leva sur le premier tableau et que commencèrent à se nouer et se dénouer les puérils et subtils imbroglios de la comédie chantée, nous avons été ensorcelés sur-le-champ par la souplesse du sextuor vocal, par son esprit et sa cohésion. Des artistes scrupuleusement choisis, une mise au point poussée dans ses moindres détails ont permis d'écouter, sous l'intelligente direction d'Hans Rosbaud, un divertissement exquis, allègre et souriant, mais toujours au bord des larmes.

Quelques jours plus tard avait lieu la reprise de *Don Giovanni*. Quelques interprètes nouveaux, une étude musicale plus poussée, une éclatante vivacité

Au dernier acte de « Don Giovanni », la statue du Commandeur (Raphaël Arie) apparait pour maudire le séducteur (Renato Capecchi), que l'on voit avec Zerlina (Emmy Loose). Les décors et les costumes sont de Cassandre. Ci-dessous, a droite : Eugenia Zareska (Dorabella), Suzanne Danco (Fiordiligi) et Emmy Loose (Despina) chantent le délicieux « Cosi fan tutte ».

Le peintre Balthus a créé les décors et les costumes de « Cosi fan tutte ». Le voici (ci-dessous, a droite) travaillant avec les machinistes et (a gauche) prenant un peu de repos. En bas, a gauche : Francis Poulenc, dont un concerto a été donné en première audition, et Georges Auric. A droite : Cassandre surveille la mise en place des décors de « Don Giovanni ».





de jeu, les passages de la farce au drame qui se manifeste avec une intensité bouleversante, tout cela devait combler un public de mélomanes que la renommée du chef-d'œuvre avait fait accourir de toute l'Europe et des deux Amériques. Quand il n'y aurait à l'actif des organisateurs que la découverte du jeune Renato Capecchi — vraiment pris au berceau, avant qu'il eût jamais monté sur les planches — ce serait déjà motif de confiance. On lui avait reproché l'an dernier son extrême jeunesse, une gentillesse qui convenait peu à son rôle. Mais voici qu'il semble avoir vieilli de dix ans, qu'il est devenu un Don Juan triomphant, cynique jusqu'à l'horreur, monstrueux dans ses feintes tendresses.

Ces deux pièces s'appuient et se complètent pour nous faire apparaître l'universalité du génie de Mozart : *Cosi fan tutte*, léger et sensuel, tout en situations galantes et en travestis parfaitement arbitraires ; *Don Juan*, drame grandiose qui se joue entre le ciel et l'enfer, opéra-bouffe où le comique (quel étonnant Leporello !) vient détendre le tragique. (Qui ne se sent frissonner lorsque anathématise à pleine voix la statue du Commandeur ?)

Il fallait situer les deux pièces dans des décors de styles différents. Les strictes architectures de Cassandre et ses étonnantes perspectives palladiennes convenaient à *Don Giovanni*. Pour *Cosi*, Balthus fait défiler, comme à la lanterne magique, une imagerie napolitaine naïve seulement d'apparence, qui distille de subtiles couleurs de glaces panachées.

Si le théâtre mozartien est un des attraits majeurs du festival, les soirées de concert n'en sont pas moins d'une exceptionnelle qualité. Un concert de musique française, qui allait des Danses de Grétry au réjouissant *Carnaval d'Aix* de Milhaud, nous a laissé un souvenir impérissable. Nadia Boulanger a ressuscité pour nous des « musiques oubliées » — fort injustement oubliées. A la cathédrale Saint-Sauveur, avec l'admirable André Marchal à l'orgue, la chorale de Strasbourg a donné un intéressant programme de musique sacrée. Les interprétations de Wilhelm Kempf, sans doute contestables dans les concertos de Bach et de Mozart, obtinrent avec Beethoven un vif succès.

Avec ses architectures nobles et plaisantes, ses fontaines et ses platanes, Aix crée une ambiance idéale pour ces fêtes de la musique. La campagne aixoise, terre d'élection des peintres et des poètes, où la civilisation latine a laissé partout ses empreintes, y participe aussi. Au concert donné sur la terrasse du château de Lourmarin, dont les tours et les façades étaient magnifiées par les feux des projecteurs, chaque note lancée sous les étoiles par le quintette à vent de J.-P. Rampal s'entendait jusqu'aux collines voisines. Une soirée plus intime réunit les Amis du Festival à la bastide de Riquier... Quand se leva la lune et se turent les cigales, que les flûtes et le clavecin firent entendre leurs sonorités délicates sous les pins doucement illuminés, quel émerveillement !

Soir après soir, trois semaines durant, le public se retrouve pour applaudir des programmes dont on ne peut contester l'attrait. Car c'est l'originalité du Festival d'Aix-en-Provence de ne pas s'appuyer sur les succès consacrés. On n'y entend pas les sempiternelles symphonies des concerts parisiens. On n'ira pas non plus y chercher ces vedettes internationales qui, dans un sillage publicitaire, traînent leur gloire de capitale en capitale. On s'est ingénié, au contraire — et je pense que l'on a réussi — à composer un ensemble de concerts et de représentations hors de la banalité. A-t-on souvent l'occasion d'entendre l'*Orfeo* de Montverdi ou le *Giustino* de Vivaldi interprétés par les chœurs de l'Académie Sainte-Cécile de Rome ? La musique contemporaine n'est pas oubliée. On donne en première audition européenne un concerto de Poulenc et la *Turangalîla-Symphonie* d'Olivier Messiaen, un monument d'importance, qui fait efferyescence dans le monde musical.

Parmi tant de festivals qui prolifèrent à travers la France, celui d'Aix occupe une place particulière. Il a pu s'imposer comme un événement non seulement sur le plan régional, mais sur le plan international. A l'origine des réussites, il faut généralement chercher un homme d'esprit clair et passionné. Depuis trois ans, M. Bigonnet a su ajouter les merveilles aux merveilles et s'attacher des collaborations très précieuses. Les difficultés étaient grandes ; elles restent grandes ; mais le succès de cette année indique clairement que la partie est gagnée.

Photographies Lido.

UN PHYSIOLOGISTE A LA CAMPAGNE

par LÉON BINET, membre de l'Institut.

J'AIME surtout de la région creusoise les étangs, grands ou petits, au bord desquels il est doux de regarder « l'eau, le ciel, les fleurs, les animaux, les clartés et les ombres ». Le retrouvant chaque été, l'un m'est familier entre tous et la vie qui s'y manifeste retient avec force ma curiosité. Je ne m'y arrêterai pas aujourd'hui (1).

De la Creuse j'aime aussi les ruisseaux ; ici leur cours est lent, permettant la croissance du cresson ; ailleurs il est agité et bruyant. Là-bas, au pied de la butte dite de Mazeirat, naît une rivière, la Sédelle, à laquelle un confrère médecin, le docteur A. Guillon, vient de consacrer un livre entier. La Sédelle prend sa source dans le village que j'habite pendant les vacances ; elle est grossie par de nombreux affluents, dont l'un a reçu le nom de Rhin et dont le plus important, le plus connu, s'appelle la Brezentine. Après un trajet d'une quarantaine de kilomètres, notre ruisseau va mourir à Crozant, dans cette Creuse chère à George Sand qui la considérait comme « étant peut-être la plus belle rivière du monde au printemps ».

A NOTRE Sédelle, des légendes sont attachées. Une histoire dite *la Légende des lavandières* revient à ma mémoire : dans le ruisseau creusois, deux sœurs jumelles, Albine et Blondine, lavaient des draps pour les étendre, ornés de fleurs, le lendemain à la procession de la Fête-Dieu lorsque la chaussée d'un étang voisin, l'ancien étang de Malonze, se rompit brusquement. Au bruit des battoirs succède alors le grondement d'un véritable torrent, et beaucoup plus tard seulement nos deux lavandières furent retrouvées, entourées de leurs draps comme de linceuls. Et Gabrielle de Poligny, qui a écrit ce conte, souligne que depuis, sur le Peu-de-Sédelle, des jeunes filles viennent à l'aube de la Fête-Dieu, espérant surprendre un bruit de battoirs.

On a étudié les poissons de cette rivière et Emile Genevoix en a décrit « truite arlequin et blanc gardon ». Le biologiste impénitent que je suis garde sa préférence à l'épinoche, qui s'y trouve communément. Si je l'aime, c'est peut-être parce qu'elle m'a permis de démontrer en toute certitude l'action toxique du tabac sur les centres nerveux supérieurs, entraînant l'éclipse des réflexes conditionnés. Je l'aime aussi parce que grâce à elle il m'a été possible, à une période troublante de notre histoire, de mettre en évidence la neutralisation partielle, par des corps sulfhydrilés, de produits vésicants comme l'ypérite ; des collègues de Grande-Bretagne et de Belgique ont donné à cette conception une large extension. Je m'intéresse à l'épinoche parce que sa nageoire caudale, examinée sans préparation sous le microscope, permet de suivre aisément et d'analyser avec profit la circulation sanguine périphérique. Mais surtout je la préfère à cause de cette magnifique parure nuptiale qu'elle revêt au moment du frai ; la gorge et l'abdomen se couvrent de rouge, l'œil se charge de bleu : elle est bien alors le joyau du ruisseau. On vient de souligner qu'un éclairement permanent de l'épinoche active la maturation des glandes sexuelles, comme il active la ponte et la puberté chez les oiseaux ; ainsi cette parure nuptiale est avancée dans son apparition grâce à l'excitant lumineux. Cette lumière, hélas ! ne prolonge pas l'existence de notre épinoche. En France celle-ci vit au plus quatorze à dix-huit mois, alors que dans les régions circumpolaires, où les étés sont courts et les hivers rigoureux, elle ne meurt qu'après plusieurs années.

DANS la région creusoise, de vieux et célèbres monuments, églises, portes, vestiges de forteresse, lanternes des morts, offrent aux historiens d'exceptionnels sujets d'études. Pour moi, je m'intéresse surtout ici à un dolmen que les paysans appellent « la pierre folle ». Cinq pierres se dressent, mesurant 1 m. 25 à 1 m. 80 ; la sixième est tombée, la septième a disparu. Elles supportent une table très bombée, presque ronde, mesurant 3 m. 40 sur 3 mètres. Il était possible jadis de faire osciller cette table : c'était une pierre branlante. Aujourd'hui la pierre est venue s'encastrer dans un arbre voisin qui la bloque totalement. Enlevant le septième support, au milieu du siècle dernier, on aurait découvert dans le sol un bac en pierre où se trouvait une hache en silex. Bien plus, on a trouvé autour de ce dolmen des débris de tuiles à rebord et de poteries de l'époque gallo-romaine.

Des historiens ont médité devant ce monument et les poètes ne l'ont pas négligé ; quant aux paysans, ils disent que la table danse la nuit de Noël et racontent volontiers cette légende : « Un soir, au clair de lune, un joueur de vielle découvrit six êtres étranges, vêtus de blanc, dansant autour du monument alors qu'un septième, perché sur le sommet, dirigeait le ballet. Brusquement, ces fantômes se transformèrent en sept jeunes filles belles comme le jour. Le jeune musicien — il avait vingt-quatre ans — échangea le baiser des fiançailles avec la plus belle des danseuses. Et le lendemain matin on découvrait le pauvre jeune homme agenouillé, tendant les bras au dolmen : il était froid, rigide, et au premier contact son corps tomba sur le gazon. »

NE vous aventurez pas, après le crépuscule, près de la pierre folle ! J'entends encore Joseph de Pesquidoux vanter le silence des bois « qui envahit l'âme et lui verse des songes », et je ne saurais parler du pays de Creuse sans évoquer ses arbres, sans citer ses bruyères, ses genêts, ses houx, ses genévriers, sans décrire ses chênes et ses hêtres, sans rappeler ses tilleuls et ses ormes ; mais j'aime surtout ses châtaigneraies. Ces arbres étonnamment vieux, dont le tronc creusé devient une guérite où s'abrite volontiers le gardien de troupeau, sont une leçon pour les hommes de la ville comme pour le paysan de chez nous, leçon que nous avons recueillie, mon fils et moi, à la Porcherie, de la bouche du regretté professeur d'Arsonval. « Parfois, disait-il, en bordure du bois, on découvre un vieux châtaignier plusieurs fois centenaire dont le tronc évidé offre un abri à toute une famille. Il ne vit que par sa puissante écorce. Le vent vient-il un jour à l'abattre, il ne meurt que peu à peu. De vigoureux rejetons s'élancent bientôt de sa souche immortelle, réalisant ainsi, sans bouger de place, le mythe de la transmission du flambeau. » Le châtaignier n'est pas seulement un ornement, il est spécialement utile : son fruit a des qualités agréables et nutritives ; son bois — quand l'arbre est cultivé et taillé — donne des piquets de clôtures, les échalas des vignes ; quand il est plus âgé, il est employé pour la charpente et la menuiserie. On sait bien aussi qu'il contient une forte proportion de tanin, dont l'extrait est avantageux pour le traitement des cuirs ; rappelons enfin qu'en partant des copeaux épuisés provenant de la préparation de ces extraits on prépare une excellente pâte à papier.

DANS cette région de France, l'amateur d'oiseaux n'est pas déçu ; il peut, avec profit, guetter l'étonnante activité du merle *(Turdus merula L.)*, qui sautille sans arrêt dans les buissons, se rassasiant de fruits, mais aussi de vers, de limaces et d'escargots dont il sait adroitement briser la coquille contre une pierre. Plus singulier apparaît le cas de ce merle capturant une souris !

Au moment où couve sa femelle, on voit le merle aller et venir fiévreusement, mais fréquemment se fixer sur un « poste de chant » choisi, semble-t-il, de façon à permettre la plus grande diffusion possible de ce chant annonciateur... Bien différent de celui du matin est le chant du soir, plus doucea en sont les modulations pendant et après la pluie. Quittant son perchoir, le merle se met à siffler en plein vol, ne s'interrompant que lorsqu'il se pose ailleurs.

D'après nos confrères britanniques, le chant du merle est plus précoce dans les villes que dans les campagnes et s'y fait entendre plus tardivement jusqu'à la fin d'août...

A côté du chant proprement dit, on distingue un « sous-chant » émis le bec fermé ; on entend aussi des cris d'appel, d'alarme indiquant la présence suspecte dans les parages d'un chat, d'un homme.

On peut voir dans nos campagnes des merles maintenus en captivité, et il est bien établi que le séjour en cage allonge chez lui la durée de la vie ; des statistiques publiées par le docteur Lack en 1943 nous apprennent que la longévité maximum (longévité potentielle ou *life-span*) est de neuf années à l'état libre alors qu'elle est de vingt ans en captivité.

Le bel habit noir du merle, plus brillant au printemps qu'en été, est une chose bien connue. Plus orgueilleux apparaît au visiteur privilégié des jardins de l'Université de Genève le merle au plumage d'un blanc éclatant. Dans cette région on a aussi capturé des merles entièrement blancs, ou simplement panachés de blanc, et d'autres de couleur isabelle. Mais en évoquant le merle blanc qui a dicté à Musset une « histoire devenue classique », je pense aux nombreux cas d'albinisme chez les oiseaux qui nous sont familiers. Au lieu de porter un vêtement cendré vineux et une jolie plaque bleue sur les ailes, le geai prend quelquefois une livrée blanche, et dans certaine collection existe un geai parfaitement blanc, dont l'iris, le bec et les pattes sont roses. Notre fauvette des jardins *(Sylvia hortensis)*, qui nous ravit par ses chants, porte exceptionnellement, au lieu de sa livrée ici gris brun, là gris roussâtre, un splendide habit blanc. Enfin, on peut certifier que dans les départements entourant la Creuse des variétés albines de la perdrix grise *(Starna cinerea)* ont été vues ; normalement cendrée, avec du roux et du marron, cette perdrix est exceptionnellement habillée de blanc, et dans l'important ouvrage de R. Martin et R. Rollinat, écrit en 1894 et consacré aux vertébrés sauvages de l'Indre, on trouve la remarque suivante à propos de la starne grise : « Il n'est pas d'année où l'on ne tue la variété albine et la variété isabelle. Le plus souvent une perdrix blanche est mêlée à une compagnie de coloration normale, mais il existe en quelques localités de l'Indre des bois où cette variété a une tendance à se manifester régulièrement. Parfois un quart ou un cinquième de la compagnie se trouve composé d'oiseaux blancs ou panachés de blanc. »

Si rare qu'il soit, le merle blanc n'est donc pas une légende. Vivantes réalités aussi que ces animaux albinos dont de compétents zoologistes du centre de la France nous donnent la description : taupe, chauve-souris, martre, fouine, loutre. N'a-t-on pas également observé dans cette région creusoise des chevreuils et des sangliers entièrement blancs ! Là aussi, de façon certaine, on reconnaît l'existence d'une variété albine du renard, et l'on affirme la présence d'un lièvre blanc.

Aux physiologistes incombe le soin d'expliquer ces cas d'albinisme dans ces divers échelons de la série animale.

EN été, autour de ma maison, à la chute du jour, le chien s'est allongé dans sa niche, les génisses restent immobiles dans le pré, le silence règne au poulailler : repos et sommeil. Mais alors un nouveau monde s'éveille : monde irréel de fantômes ? Non... écoutons, observons.

Le renard s'approche et rôde ; on lui attribue ici une puissance intellectuelle qui ferait de lui le plus adroit, le plus rusé, le plus « malin » des chasseurs. Sur quoi cette réputation est-elle fondée ? Louis Lapicque rapporte que l'encéphale du renard est plus petit que celui d'un chien de même poids. La fouine flaire une brèche pour s'y faufiler, le loir se met prudemment en marche. Au jardin, le crapaud est en chasse, le hérisson chemine, travaillant six heures sur vingt-quatre et coupant son activité nocturne de périodes de repos. Dans les eaux, la nuit, tout un monde s'agite : l'écrevisse a quitté sa

(1) *Le Monde Illustré*, nº 182, 9 avril 1949, p. 345.

cachette, l'anguille s'étire. Dans les airs la chouette-chevêche et le chat-huant se font entendre. « Le hibou, dans la broussaille, les yeux clos, tressaille et vers la lune soupire. » De temps en temps, dans le ciel, une grosse masse de feu se déplace. Flambeau mobile, qui es-tu ? Simplement un oiseau de nuit qui a niché dans un grenier et dont le plumage a frotté de vieilles poutres couvertes de moisissures phosphorescentes.

Faut-il aussi évoquer le rossignol dont Anna de Noailles nous parlait au mois de mai ? Le mois de mai est passé, cependant on peut encore l'entendre. C'est un mâle solitaire ; chante-t-il sa résignation, son désespoir ? Plus simplement, il garde un espoir secret.

PENDANT tout le jour immobile, suspendue la tête en bas, la chauve-souris reprend, dès le crépuscule, son activité aérienne; étendant ses ailes veloutées, elle décrit des orbes rapides, coupés de demi-voltes, avalant la multitude d'insectes que réclame son appétit inextinguible. Des naturalistes patients ont ici mesuré la ration alimentaire d'un murin captif : « Il mangea 35 sauterelles et en absorba 80 la nuit suivante ; une autre fois il dévora 67 sauterelles de suite et en mangea 30 autres durant la nuit. En une seule nuit il engloutit 1.000 mouches domestiques et 1.455 la nuit suivante ; il n'était pas rassasié malgré ces copieux repas, car il dévora encore 300 sauterelles pendant les quarante-huit heures qui suivirent... » Il est curieux de constater aussi « que les chauves-souris mangent des raisins, quoiqu'on les considère comme exclusivement insectivores » (1). (Cl. Bernard.)

On a calculé que la vitesse de son vol atteint environ 16 kilomètres à l'heure, et l'on sait, grâce au marquage par bague à l'avant-bras, que, transportée à distance, la chauve-souris peut effectuer un vol de retour; ainsi, P. Rode nous a-t-il appris que l'un de ces murins avait réussi un vol de retour de 200 kilomètres. Des photographies ont permis l'étude du vol en palier de ce mammifère ; il soulève les ailes partiellement repliées, puis les abaisse brusquement étalées, cependant que sa bouche demeure ouverte.

La biologie de la chauve-souris est pleine de captivantes données. On a démontré que le volume de sa rate varie suivant les périodes de l'année : grosse, dilatée, distendue en période d'hibernation, elle est petite, contractée, vidée en période d'activité. Soulignons encore chez cet étonnant animal tout ce que son mode de respiration présente de singulier. Au repos, il respire par le diaphragme ; en vol, il respire par le thorax, et il semble de plus que durant l'hibernation, alors que de longues pauses respiratoires s'observent, une ventilation pulmonaire minimum reste assurée par les battements du cœur.

Récemment on a soigneusement étudié ses moyens de détection, d'exploration. Son œil a été parfaitement analysé et l'on insiste, pour la dimension de cet organe, sur une grande cornée et une rétine peu étendue. Certes, depuis longtemps on savait que les chauves-souris aveugles pouvaient éviter, au cours de leur vol, les fils tendus au travers d'une pièce plongée dans l'obscurité. Un autre sens que la vue intervient donc pour leur signaler les obstacles ; encore faut-il — on l'a remarqué — que leur ouïe soit intacte. On sait aussi que l'oreille de la chauve-souris acquiert une grande différenciation, d'aucunes possèdent même un double pavillon. Or voici que les derniers travaux ont révélé la base de cette singulière aptitude : en vol, la chauve-souris émet, par la bouche, des sons, des ultra-sons non perceptibles à l'oreille humaine, dont l'écho, renvoyé par les obstacles et les insectes, est perçu par elle, lui permettant ainsi de les détecter sur sa route. C'est donc d'un « compas acoustique », d'un « radar » ultra-sonore, d'un pouvoir de repérage par le son, ou « sonar », qu'elle se trouve ainsi pourvue. Attendiez-vous, ami lecteur, un tel enseignement de l'observation de son vol ? Ces cris supersoniques ont d'ailleurs été enregistrés au moyen d'un microphone et d'un oscillographe cathodique. D'expériences méticuleusement pratiquées, il appert qu'au repos la fréquence de ces sons émis par la chauve-souris est de l'ordre de 10 à la seconde, pour atteindre quand elle vole 30 et même, lorsqu'elle s'approche d'un quelconque obstacle, 50 à 60 à la seconde ; et de chacun d'eux son appareil auditif doit recueillir l'écho. On a précisé toutefois que leur portée ne dépasse pas 4 m. 50 et que, au delà de 4 mètres environ, leur écho cesse d'être audible.

Cet étrange pouvoir disparaît-il pendant l'hibernation ? Il ne le semble pas, et B. Vesey Fitzgerald pénétrant dans un hibernacle de chauves-souris y surprit l'existence d'un frémissement parcourant les dormeuses.

Mais bientôt apparaît une lueur encore indécise. L'aube naît que salue le chant d'un coq, auquel, de proche en proche, d'autres vont répondre. Une à une, telles ces ombres chères à Shakespeare, mystérieusement s'évanouissent et s'effacent les bêtes de la nuit. Peu à peu s'éveille le monde diurne... A nouveau, ami, tu vas pouvoir mener ta curiosité au rivage du petit étang, suivre le ruisseau disert, interroger le dolmen antique ou, tout simplement, muser là-bas, dans la châtaigneraie où, sous peu, tu pourras récolter un fruit délicieux « croquant comme une praline, savoureux comme le miel, nourrissant comme le pain », à moins que tu ne quittes ton poste d'observation pour écrire ce que tu as vu, écouté, enregistré.

(1) Notes détachées, 1872, nº 58.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Bilan de la Saison théâtrale

ON ne peut dire, hélas ! que la Saison qui s'achève ait été brillante. Combien de pièces surnageront parmi celles qui, depuis octobre 1949, ont été proposées à notre applaudissement ? Trois ou quatre au plus. (Je ne parle pas des reprises.) Et que certaines d'entre elles aient connu une carrière honorable ne prouve rien en leur faveur. Qu'*un Tramway nommé Désir*, adapté par Jean Cocteau du texte de Tennessee Williams, ait été au delà de la centième est simplement affligeant. Mais que *les Justes* de M. Albert Camus, dont le talent n'est pas en cause, ait connu la même fortune ne nous convaincra pas davantage que l'œuvre était valable : le sujet l'a emporté, voilà tout, sur la défaillance du dramaturge.

Si nous poursuivons notre enquête dans le domaine des pièces dites littéraires, nous constaterons que l'*Héloïse et Abélard* de M. Roger Vailland a également tenu quelques mois. L'inexpérience scénique de cet auteur est évidente et ses partis pris agacent ; du moins son dialogue d'excellente tenue autorise-t-il tous les espoirs.

On a beaucoup parlé, cette année, de M. Michel de Ghelderode, dramaturge flamand brusquement sorti de l'ombre, et dont furent joués notamment *les Fastes de l'Enfer* et *Sire Halewyn*. Il y a aujourd'hui de fervents « ghelderodiens », ce qui prouve que le goût français n'est pas toujours très sûr. Romantique à tous crins et Maeterlinck au petit pied, M. de Ghelderode aime l'imagerie violente, le sang et toutes les sortes d'extravagances, qu'il fait sonner dans un style haut en couleur, surchargé d'images incertaines et d'où le galimatias n'est pas exclu.

Son cas ressemble un peu à celui de M. Audiberti, lui aussi porté aux nues par un clan de naïfs épris de ce qu'ils appellent la « truculence » verbale, probablement parce qu'ils ignorent que le mot « truculence » signifie « apparence terrible et farouche ». Ni l'*Ampelour* ni *Pucelle*, que nous offrit cette année M. Audiberti, n'ont cette apparence-là, mais à l'égard du charabia, çà et là éclairé d'une image qui étonne, ce baroque échevelé, qui avec *le Mal court* avait donné des espoirs, ne redoute personne.

La Fête du gouverneur, de M. Alfred Adam, au théâtre de la Renaissance, a été un échec total. Rien de plus triste qu'une pièce qu'on annonçait comme drôle et qui ennuie. Et *la Demoiselle de petite vertu*, de Marcel Achard, à la Comédie des Champs-Elysées ? Disons que l'artifice, les ficelles d'un métier éprouvé ne sauraient remplacer le libre jaillissement. Un demi-échec — ou une demi-réussite : *le Bal du lieutenant Helt*, de M. Gabriel Arout, aux Mathurins. Mais quelques scènes n'y manquent pas de vigueur, M. Arout a le goût des grands sujets ; son cas est à revoir.

Entre les nouvelles pièces qui ont rencontré une faveur plus ou moins méritée il faut placer au premier rang le *Clérambard* de Marcel Aymé, à la Comédie des Champs-Elysées. L'auteur de *la Jument verte* s'y est définitivement révélé auteur dramatique. Il a transféré sur la scène toute sa verve de romancier, avec ce mélange de lyrisme et d'ironie, de réalisme et d'âpreté caricaturale qui lui appartient en propre.

M. André Roussin, spécialiste du succès boulevardier, est resté fidèle à sa vocation en donnant deux comédies, l'une, *Nina*, aux Bouffes-Parisiens, écrite pour Mme Elvire Popesco, toujours égale à elle-même, l'autre, *Bobosse*, au théâtre de la Michodière, qui a permis à François Périer d'accomplir un extraordinaire numéro de virtuosité. M. André Roussin possède sur le bout du doigt tous les secrets du métier d'amuseur. Il a de l'invention et ne se prend pas pour Molière. Ils sont bien rares les auteurs heureux qui appellent la sympathie ! C'est justement son cas, comme celui de Michel Duran, dont l'aimable comédie *Sincèrement* n'a pas épuisé son succès aux Capucines.

Autre amuseur, mais nouveau celui-là, M. Pierre Barillet, qui a donné à la Comédie-Wagram *le Don d'Adèle*. Tiendrions-nous en lui un nouveau Feydeau ? Il n'est pas défendu de l'espérer, et Mme Gaby Sylvia a fait du rôle d'Adèle une de ses meilleures créations.

Et les jeunes, me direz-vous ? Je n'en vois qu'un, cette année, dont les débuts méritent l'attention. C'est M. Jean Mogin, dont la première pièce, *A chacun selon sa faim*, a été montée au Vieux-Colombier par Raymond Hermantier. L'œuvre est solide, substantielle, soutenue par un vrai style de théâtre, et si tout allait bien dans le meilleur des mondes elle aurait dû trouver sa place à la Comédie-Française.

Que jouait-on, pendant ce temps, sur notre première scène ? Je n'y vois qu'une seule création, *l'Homme de cendres*, de M. André Obey, une œuvre honorable, inégale et verbeuse, et une reprise inutile, *Madame Quinze*, de Jean Sarment. Au répertoire, Aimé Clariond, assez faible dans *Othello* ; Mme Annie Ducaux, délicate, intelligente, mais un peu sèche dans *les Fausses Confidences*; André Falcon, excellent dans *le Cid*. C'est peu.

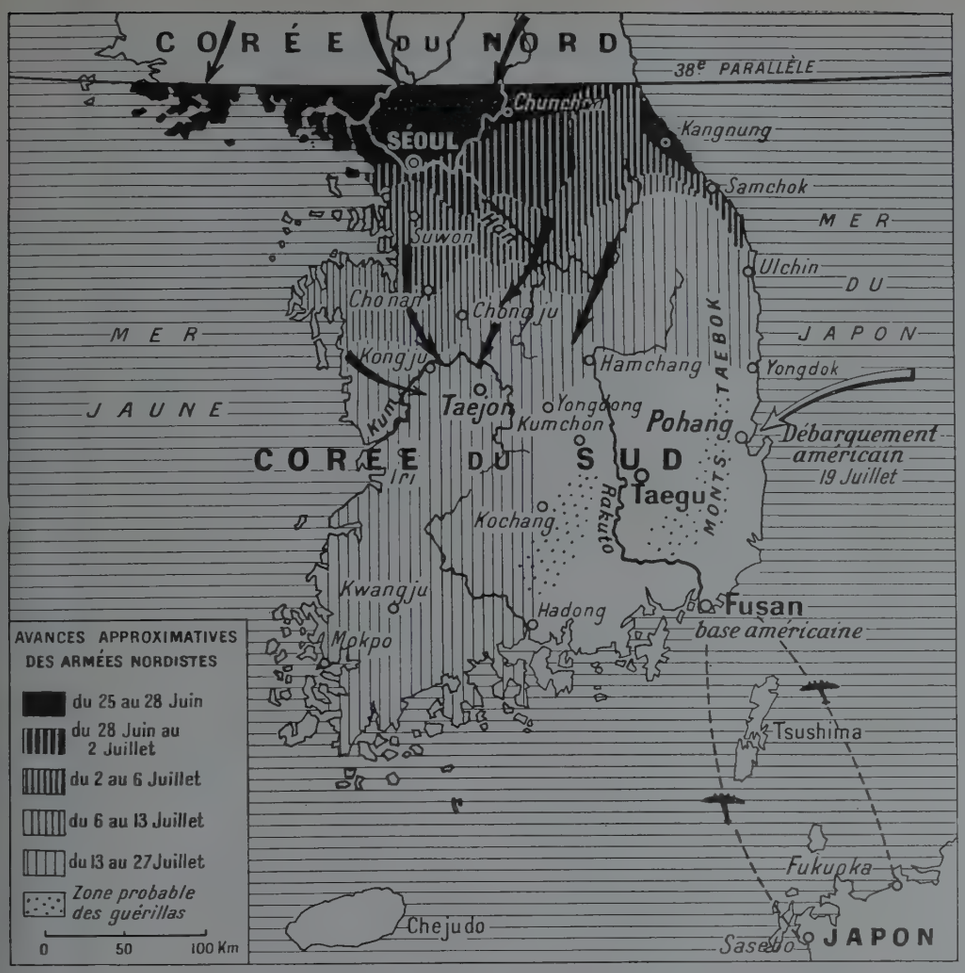
Il est vrai que la maison concurrente, le théâtre Marigny-Jean-Louis Barrault n'a guère fait mieux. Un grand succès : *le Bossu*, hélas ! Un four justifié : *l'Elizabeth d'Angleterre* de Brückner. Une reprise sans éclat, le *Malborough* de Marcel Achard.

A l'Athénée, Jouvet nous a conviés à un *Tartuffe* décevant, alors que le Piccolo Teatro de Milan nous émerveillait au théâtre des Champs-Elysées avec *le Corbeau* de Gozzi.

J'allais oublier des reprises importantes comme *le Petit Café*, au théâtre Antoine; *le Voyageur sans bagage*, au théâtre Montparnasse; *Fric-Frac*, encore au théâtre Antoine, et *Chéri*, au théâtre de la Madeleine. Leur principal intérêt a été de nous faire applaudir de grands comédiens comme Michel Vitold, Michel Simon ou Bernard Blier, et des comédiennes au talent reconnu, comme Valentine Tessier et la charmante Jacqueline Porel.

Quel a été le grand metteur en scène de l'année ? Sans discussion, Raymond Hermantier, qui, tant au théâtre du Vieux-Colombier qu'à Nîmes où il anima le *Jules César* de Shakespeare, a définitivement fait ses preuves. Les meilleurs comédiens ? Je vois, sans ordre de préséance, François Périer, Michel Vitold et Jacqueline Porel (surtout pour son admirable Célimène de l'Ambigu) parmi les jeunes.

Le concours des Jeunes Compagnies n'a pas donné ce que l'on espérait, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas poursuivre l'expérience. Si la moisson n'est pas bonne, il faut dire que la terre ne peut rien sans le ciel.



LES ROUGES POURSUIVENT L'INVASION DE LA CORÉE DU SUD

Rien n'entame la confiance du général Mac Arthur en l'issue des combats qui se déroulent en Corée. Résolument optimiste, à l'issue d'une brève inspection du théâtre d'opérations, il n'a aucun doute sur la solution victorieuse, acquise, il en convient, après une bataille longue et difficile. Sur ce dernier point, tel paraît bien être l'avis de toutes les compétences.

La phrase la plus saillante de la déclaration du commandant en chef est sans doute celle où il a indiqué que l'ennemi est « sur le point de perdre l'initiative ». Allusion certaine à l'arrivée de renforts importants. Car actuellement les Américains ne peuvent pas espérer reprendre cette initiative et tenir un front étendu.

L'évacuation de Yongdong, les combats qui l'ont suivie pour contenir la furieuse poussée des Nordistes tandis que sur la côte méridionale les blindés rouges s'avançaient vers Fusan ont bien montré quels avantages tirent les assaillants de leur supériorité numérique.

A leur tactique d'encerclement les Américains ont opposé une résistance farouche.

Cependant, les Etats-Unis renforcent leur potentiel de guerre afin de rétablir la situation. Dans un nouveau message au Congrès, le président Truman a déclaré qu'il était décidé à réclamer, si la situation l'exigeait, une mobilisation économique totale. Il a demandé de nouveaux pouvoirs exceptionnels en précisant qu'ils n'étaient pas seulement destinés à faire face à la situation actuelle, mais aussi à préparer des actions plus énergiques si cette situation venait à empirer. Le président a souligné que l'attaque nord-coréenne est pour le monde un avertissement d'avoir à se préparer contre des agressions similaires possibles en d'autres points.

Pour donner une idée de l'effort entrepris par les Etats-Unis il suffit d'indiquer que les crédits votés doivent permettre une augmentation des effectifs de 40 %.

En même temps l'aide à l'Europe sous ses diverses formes continue. A Londres le Conseil des suppléants du pacte Atlantique s'est réuni pour examiner les problèmes de la défense occidentale.

Si les tentatives de médiation esquissées par le pandit Nehru n'ont pas abouti — et l'on ne voit pas dans l'état présent des choses comment elles eussent pu réussir — un fait nouveau important s'est produit sur le plan diplomatique. L'U. R. S. S. a résolu d'assister à la session du Conseil de sécurité. Elle s'en était retirée voilà sept mois.

On peut évidemment épiloguer sur ce retour de Moscou à Lake Success. On peut y voir la preuve qu'en dépit des échecs américains en Corée l'intervention de l'O. N. U. n'a pas laissé de faire impression au Kremlin, qui a jugé préférable de renouer les contacts rompus. On peut aussi penser qu'il n'y a là qu'une manœuvre qui aurait pour objet de faciliter un marchandage où l'U.R. S. S. jouerait un rôle décisif.

Une des premières conditions en serait naturellement l'admission au Conseil de sécurité d'un représentant de la Chine communiste. Parmi les aspects de la crise actuelle en Extrême-Orient, un point d'interrogation est posé par l'éventualité d'une attaque de Mao Tse Toung sur l'île de Formose. C'est une menace qui préoccupe gravement les Etats-Unis, car une attaque de ce genre provoquerait à peu près immanquablement une extension du conflit. Mais il se peut que la rentrée de la Russie au Conseil de sécurité et la perspective d'y voir appeler à brève échéance peut-être la Chine communiste incitent à différer toute action violente.

Et puisque nous faisons allusion aux incidences des événements de Corée, on verra plus loin, dans l'article de notre collaboratrice Mme Louise Weiss, comment l'économie du Japon se trouve affectée par l'absence de relations entre les deux pays.

Pour dépister les communistes déguisés en civil qui s'infiltrent dans les lignes, les soldats américains fouillent les réfugiés.

Dans le secteur de Yongdong, qui constitue la charnière du front, des éléments de la 1re division de cavalerie montent en ligne.

LE RIZ, NOURRITURE DE BASE POUR UN PAYS TOUJOURS MENACÉ DE FAMINE, EST CULTIVÉ AVEC LES PLUS GRANDES PRÉCAUTIONS. CE TRAVAIL EST CONFIÉ AUX FEMMES, QUI PROCÈDENT AU SARCLAGE DANS LES RIZIÈRES INONDÉES.

LES ÉVÉNEMENTS DE CORÉE COMPROMETTENT L'ÉCONOMIE GÉNÉRALE DU JAPON

par LOUISE WEISS

Je suis revenue de Tokio. Le lecteur se rappellera que dans ma première étude, faite d'impressions générales sur l'empire du Soleil-Levant, j'avais souligné, outre la confusion spirituelle d'un peuple soudainement conscient des valeurs d'Occident, les deux facteurs déterminants de l'avenir du Japon : sa prolificité, d'une part, l'exiguïté de ses terres cultivables, de l'autre. Considérons-les de plus près. Ils expliquent tout.

Au 1er juillet 1948, les Japonais étaient 80.200.000 ; le premier recensement régulier, établi en 1920, les dénombrait à 55.391.000. En vingt-huit ans ils s'étaient donc accrus de 45 %. Toujours en 1948, l'excédent des naissances était de 1.750.779, représentant un taux d'accroissement de 21,8 %, le plus élevé qui ait jamais été constaté. Chiffre dont les Etats-Unis, puissance occupante, sont à la fois fiers et inquiets. *Fiers*, parce qu'il démontre que le Japon ne souffre pas de l'occupation, au contraire, mais *inquiets* parce qu'il faut, sous peine d'explosion, trouver des solutions économiques qui permettront de nourrir, de vêtir et d'éduquer tous ces nouveaux venus. Analyser ce taux de 21,8 % se révèle donc de première importance. Il résulte, affirment les statisticiens, de la masse des naissances d'après guerre (phénomène démographique connu) et d'une année de mortalité extrêmement basse. Le taux des naissances, de 34,8 en 1947, était descendu à 33,8, mais, par contre, la mortalité était tombée pour la même période de 14,6 à 12,0.

Non seulement les hommes d'Etat, mais également les philosophes de l'histoire apprendront avec curiosité que de 1900 à 1948 l'accroissement de la population japonaise a été arrêtée quatre fois en sa courbe ascensionnelle. En 1906, pendant la guerre russo-japonaise (9,1), pour ne remonter qu'en 1913 (13,8). En 1918 nouvelle chute (5,4), par l'effet combiné de la première guerre mondiale et de l'épidémie mondiale de grippe, qui n'est annulée vraiment qu'après neuf ans. En 1924, taux 12,7. En 1926, taux 15,6. Ensuite viennent les années de guerre avec la Chine. En 1939, le taux tombait à 8,8, un peu plus bas que pendant la guerre russo-japonaise, mais reprenait avec une telle rapidité que les économistes s'en déclaraient épouvantés. En 1941, 15,4. En 1945, défaites en Chine, dans le Sud-Est asiatique, dans le Pacifique, bombardements atomiques ; en un mot : massacre général. Cette année-là, mais en celle-là seulement, les morts l'emportent sur les naissances de 6 pour 1000. La paix revient, et avec elle les soldats démobilisés et les prisonniers. L'hygiène américaine s'installe. Hop ! Jamais les mamans japonaises ne montrent plus de courage : 2.709.871 naissances en 1948. Les statisticiens s'affolent. Ils chiffrent des prévisions. Ils croient en l'enseignement de Malthus, largement diffusé. Mais ils prévoient néanmoins que les Japonais seront sans doute de 90 à 93 millions en 1960, de 95 à 100 millions en 1970 et de 98 à 106 millions en 1980.

Cette fourmilière, il faut la nourrir. L'éthique occidentale n'admet ni les famines — qu'en Chine le gouvernement n'a jamais vraiment combattues — ni l'infanticide. Alors ? Tournons-nous vers la campagne japonaise et regardons comment elle est faite. Toutes les îles de l'archipel, sauf la

septentrionale Hokkaïdo, se ressemblent. Elles évoquent l'Esterel, mais un Esterel — plus âpre au nord, plus luxuriant au sud — dont les rochers hérissés de pins seraient, aux embouchures des rivières noyées d'alluvions, propices à la culture du riz. En tout 17 % de terres arables. Surfaces minimes ! Surfaces tragiques ! Les bords des chemins, les berges des mares, les approches des fourrés, les anfractuosités de rochers sont retournés, arrosés, fertilisés par des seaux d'engrais humain transportés à dos d'homme. Pas une motte de terre ne reste en friche. Les campagnes sont tellement peuplées que les villages se succèdent quasi sans intervalle. L'histoire et les cultes du Japon sont hantés par le spectre de la famine : Jizo, le petit dieu protecteur des enfants, en quelques-unes de ses bienfaisantes incarnations, apparaît les pieds couverts de boue parce qu'il vient d'aider les paysans, malades ou trop vieux, à travailler dans leurs champs nouvellement irrigués. En tout cas, il est impossible d'élever du bétail, sauf quelques poulets et quelques cochons. Des céréales secondaires : le soja, quelques cultures maraîchères, le thé, le tabac, la canne à sucre, les feuilles de mûrier constituent avec d'importantes ressources forestières — du cèdre au bambou — d'autres richesses agricoles.

Dans l'île d'Hokkaïdo les conditions de sol et de climat sont différentes. Ce morceau de continent, détaché de la Sibérie, jouit d'un climat assez semblable à celui de la Normandie, voire plus froid. Les pacages y sont plantureux. Des Pères trappistes y ont organisé une ferme modèle qui fournit du fromage aux amateurs du Japon central. Un million de familles pourraient probablement s'y installer et y prospérer. Mais les Japonais répugnent à y aller. La température leur semble trop rude. Ils ne veulent pas d'autres maisons que leurs légères habitations en papier et en bambou. Voilà pour la terre.

Reste la mer. Les eaux du Japon, notamment sa mer intérieure, sont extrêmement poissonneuses et fournissent au peuple une part importante de sa nourriture. Avant la guerre, le pays disposait d'une flotte de pêche équipée en conserveries qui s'aventurait jusqu'aux Aléoutiennes autant pour profiter des bancs de poissons descendus de la mer de Béring que pour établir clandestinement la carte des fonds et des courants en vue d'une guerre éventuelle. La flotte de pêche a été sérieusement endommagée pendant la guerre, et toute la flotte de guerre détruite. *Nolens volens*, les Américains ont bien été obligés de laisser repartir les chantiers de constructions maritimes, surtout que des bâtiments étaient également nécessaires pour assurer la police côtière narguée par les contrebandiers ravitaillant la Chine en produits industriels encore considérés de première nécessité par le Japon en voie de reconstruction, ou apportant de Chine l'opium bien-aimé.

Ni la terre ni les eaux côtières n'offrant de ressources suffisantes à l'insatiable fourmilière (déficit minimum de 15 à 20 %, sous-nutrition caractéristique pendant la guerre), les Américains, protagonistes d'une civilisation de confort pour tous, ont été contraints — sous peine de dépenser des milliards en denrées de première nécessité — de reviser leur idée première qui était de confiner les Japonais à des occupations agricoles et de transformer l'empire en un Etat rural. Après quelque temps, constatant cette prolificité incoercible, ils en vinrent à la conception de faire revivre les industries dont les produits pourraient être échangés contre des nourritures étrangères. De toute évidence, le Japon était obligé d'exporter pour vivre. Actuellement, ses industries tournent à 40 % de l'avant-guerre. Bien sûr, les besoins intérieurs se révèlent extraordinaires après tant de privations et de destructions, mais les bourses sont vides. Bien sûr, il ne s'agit plus d'usiner des obus ou de forger des plaques de blindage. Bien sûr, les prix ridicules de bon marché qui jadis concurrençaient victorieusement la pacotille américaine ont été grevés par la limitation des heures de travail et de multiples charges sociales. Les syndicats ouvriers ont été organisés, les travailleurs, démuselés, et les patrons, contraints d'assainir leurs bâtiments. N'empêche que se profile déjà à l'horizon l'angoissant problème des débouchés. En proclamant le monopole du commerce extérieur, la Chine s'est isolée derrière le « rideau de fer ». L'Indochine est en guerre, l'Australie, sur la défensive, l'Indonésie, appauvrie et désorganisée. Quand des bateaux neufs, battant pavillon blanc à soleil rouge, sortiront de la mer intérieure chargés d'objets manufacturés, où pourront-ils aller ? Où ? Je l'ai demandé au général Mac Arthur. Il m'a répondu :

« Toute la politique économique du suprême commandement militaire est d'intégrer le Japon dans la sphère d'influence américaine et d'en faire un associé mineur des Etats-Unis ; *a junior partner*.

Remis de leur défaite, les Japonais n'ont pas eu de peine à faire comprendre aux Américains pourquoi ils avaient annexé Formose, établi leur protectorat sur la Corée et organisé la Mandchourie à leur profit. Leurs maisons bondées, leurs campagnes surpeuplées, leurs écoles encombrées plaidaient jour et nuit pour eux. Ils n'émigraient pas ou peu, mais ces terres chinoises les sustentaient. Formose leur assurait le sucre, la Corée un complément de riz et de poisson, la Mandchourie n'était qu'un champ, qu'un potager. De Corée surtout leurs exportations étaient impitoyables. Ils prenaient tant de riz que les Coréens en étaient réduits au millet et au sorgho dont la Mandchourie leur envoyait des quantités complémentaires, toujours insuffisantes. Les Coréens également souffraient de prolificité. Cercle vicieux.

Aujourd'hui, plus d'un Américain, regrettant la politique internationale passée du Département d'Etat, juge que les Etats-Unis ont eu tort de prendre fait et cause pour la Chine depuis la première guerre mondiale et trouvent des excuses à l'ancienne politique d'expansion du Japon. Ils ne lui pardonnent ni son totalitarisme ni la suite de perfidies qui aboutirent à Pearl Harbour, mais ils admettent qu'il lui fallait se nourrir. Ils admirent le stoïcisme des Nippons, leur soif d'apprendre, leur courage au travail. Et voici que de l'autre côté des étroites mers qui séparent l'archipel vaincu de la masse du continent asiatique s'est installé un régime hostile, son adversaire direct dans la guerre froide du Pacifique comme le Kremlin est son ennemi immédiat dans la guerre froide de l'Atlantique. La commune victoire de Roosevelt, Churchill, Staline et Tchiang Kai Chek n'a rien réglé. Les Russes le savaient. Les Américains en ont été stupéfaits. Aux prises avec les problèmes posés par l'économie générale du Japon et le traité de paix promis, mais toujours en suspens, ils se sentent menacés par des forces multiples difficiles à diriger.

Photographies East-West, J. T. B., U. S. Army.

Pour les Japonais comme pour les Anglais, la dégustation du thé donne lieu a une véritable cérémonie, qui a ses rites immuables.

La pêche est une des principales ressources du pays. Dans une usine de Tokio, un ouvrier travaille a extraire la gélatine des poissons.

LA MODE
SOUS LE SOLEIL D'ÉTÉ

PAR RENÉE DERIF

A la mer comme à la montagne et dans toutes les villes d'eaux, la mode est apparue triomphante, impérieuse toujours mais non plus tyrannique, car elle a été conçue pour permettre le mouvement, les jeux, le repos, la vie libre enfin. Pour se défaire des fatigues et des obligations de la ville, il n'est que de revêtir ces fraîches tenues d'été dont les couleurs flambent au soleil, et leurs tissus sont exactement choisis pour l'usage qu'on en veut faire.

A l'engouement pour les cotonnades unies ou bariolées, pour les percales, la laine oppose des contextures nouvelles et ravissantes : voile de laine pour le jour, plissé ou ajouré ; mousseline de laine pour le soir, plus fluide et plus vaporeuse qu'un nuage d'été, et que tous les couturiers ont utilisée avec brio. D'ailleurs, si le coton est le roi des plages du Midi, il s'efface devant les courtes vestes ou les grands manteaux de lainage blanc, jaune, orange ou bleu drapeau qu'on aime à glisser sur les épaules quand descend la fraîcheur du soir. Mais sur les plages du Nord, dans les stations de montagne, les lainages sont nécessaires, sweaters de toutes couleurs ou robes de jersey uni ou rayé.

Pour le maillot, il se fait cette année le plus souvent d'une seule pièce et toujours en lastex, sauf pour les maillots de coton rayé de deux tons ou multicolores qu'on porte sur la Riviera. Le maillot blanc de coton lastex épais, à côtes de coton mercerisé, rehausse la peau bronzée, mais la satinette noire et le jersey de coton jaune sont tout aussi seyants. D'autres modèles à jupe sont bordés dans le haut et le bas de larges bandes à dessins d'algues vertes ou de fleurettes. Pour les femmes très minces, le deux-pièces de dimension réduite est fait de matières imprévues, tel celui de coton noir recouvert d'un filet de pêche. Le peignoir de tissu éponge fait un retour sensationnel quant à la longueur, qui dépasse à peine celle du maillot, et quant à la couleur, qui est vive, vert de mer, violet ou rouge brique. Droit ou resserré par une ceinture, il est charmant et nouveau. Dans le même esprit, de courtes vestes de coton rayé ou imprimé permettent les promenades sur le sable, ainsi que les barboteuses à culottes bouffantes, les shorts complétés de blousons. Beaucoup de ceux-ci sont montés sur des bandes de tricot à côtes. Les combinaisons de coloris flattent l'œil : orange et noir, mauve, rouge et ocre, jaune et noir, vert et blanc, rouge et blanc, bleu et blanc.

Les pantalons corsaires sont plus étroits cette saison, dans une ligne élégante qui allonge la jambe. Ils se ferment souvent sur les côtés par un long boutonnage ou un laçage et sont resserrés aux genoux. On les porte avec des casaques droites ou des « bains de soleil » sans épaulettes. La marinière à grand col marin en toile ou en lainage est aussi nouvelle en uni qu'en écossais et se porte avec un pantalon long également plus étroit, dans un ton contrastant. Beaucoup de casaques de jersey rayé ou uni ont des décolletés arrondis en « baigneuse » et sont bordées.

ROBERT PIGUET — Un chapeau, des gants, une ceinture en twill jaune à pois noirs, une robe en toile grise : un ensemble harmonieux.

CHRISTIAN DIOR. — (Ci-contre.) Une élégante silhouette, que ce grand chapeau d'organza blanc transparent vient auréoler de lumière.

SCHIAPARELLI. — (Ci-dessous.) Ce chapeau « Hublot » en paillasson rouge vif et en mica semble un heaume pour chevalier du moyen âge.

CARVEN. — Ce paletot de tissu éponge vert (à gauche) baptisé « Ma Griffe » se porte par-dessus un short.

CHAS. — « Chicorée » (ci-contre). t, pour le bain, un deux-pièces en n de nylon de couleurs vives.

PIERRETTE HAUTEFEUILLE. — Blouse en raphia tressé, avec ceinture de satin fauve. Sac de raphia.

JACQUES GRIFFE. — Une robe en organza blanc, « Prière du soir », avec incrustations d'organza de couleur ornées de broderies de strass.

BRUYÈRE. — « Ballerine ». Robe du soir. Au-dessus de la courte jupe de tulle blanc le corselet est entièrement brodé de strass.

Que n'a-t-on inventé pour permettre aux femmes d'être élégantes à toutes les heures tout en restant pratiques ! Des ensembles, robe et veste, recouvrent une casaque courte assortie remplaçant le short. Un maillot de coton rayé se complète d'une jupe et d'un grand col masquant les épaules et prolongé en panneau dans le dos. Une jupe à plis souples se glisse sous une casaque-maillot assortie.

Toutes ces tenues conviennent pour les ébats au bord de l'eau, qu'elle soit mer ou lac, mais pour le casino ou le séjour dans une ville d'eaux on préfère d'autres élégances : ensembles de shantung ou d'imprimé dont la robe « bain de soleil » se complète d'une jaquette ou d'un boléro, robes de toile qui conviennent au jour comme au soir, jersey de laine blanc dont l'ampleur souple est montée à petits plis, voile de laine uni ou travaillé de jours, broderie anglaise, toile brodée et toutes les robes claires d'organza et de mousseline souvent rayés.

Lorsque le soleil descend à l'horizon, les femmes se parent pour les soirées au casino. Robe courte à danser, large ou étroite, laissant les épaules dénudées. Les tissus sont frais, plumetis à pois brodés, piqué blanc brodé et perlé, mousseline ou tulle plissé soleil qui évoquent les robes des ballerines. La grande robe de gala est aussi de tissu léger organza brodé de strass et travaillé d'incrustations, mousseline de laine dont on emploie d'incroyables métrages pour ces larges jupes mouvantes qui exaltent la minceur de la taille et la grâce du buste.

Photographies Maywald, Seeberger, Union-Presse.

Mme La Montagne Saint-Hubert initie de jeunes peintres a la technique de la fresque.

LES ÉCOLES D'ART AMÉRICAINES DE FONTAINEBLEAU

PAR AMÉLIE ANDERSON

Après la guerre de 1914-1918, parmi les troupes des U. S. A. qui attendaient en Europe d'être rendues à la vie civile se trouvaient de jeunes artistes auxquels l'Amérique voulut procurer la possibilité de reprendre leurs études afin que le séjour obligatoirement prolongé dans notre pays devînt un enrichissement à leur vie spirituelle. Deux centres furent alors créés par le chef d'orchestre Damrosch et par M. Lloyd-Warren : un conservatoire de musique à Chaumont, une académie des beaux-arts à Bellevue. L'enseignement, confié à des maîtres français, eut une heureuse influence sur les artistes qui fréquentèrent ces écoles, dont bientôt la réputation devint considérable outre-Atlantique. On désira que leur caractère encore provisoire fût permanent, et quelques années après leur fondation — réunies par Maurice Fragnaud — elles furent installées au palais de Fontainebleau, dans lequel notre gouvernement eut la générosité de mettre à leur disposition d'importants locaux pour des sessions d'été.

Après une interruption de dix ans, les écoles d'art américaines reprirent leurs classes au mois de juillet 1948. Il fallut, pour leur rendre tout leur essor, l'activité déployée à New-York par Robert Casadesus ainsi que le dévouement de Jean-Paul Alaux, leur président, à Fontainebleau.

L'organisation de ce phalanstère intellectuel, qui réunit chaque été à l'époque des vacances une élite d'étudiants appartenant aux divers Etats des U. S. A., prévoit des cours de perfectionnement dans toutes les branches artistiques.

Les plus jeunes élèves ont seize ans, mais, aucune limite n'étant stipulée au-dessus de cet âge, nombreux sont les musiciens ou les peintres ayant dans leur pays une réputation déjà bien assise. Cela explique comment, en peu de semaines, ces sujets sont à même de tirer un grand profit des conférences que leur font des maîtres français éminents, soucieux de leur prodiguer également des conseils utiles et qui cherchent à leur faire connaître l'essence même des traditions de notre pays.

Des concerts admirables sont offerts dans la salle du Jeu-de-Paume, où les orgues, rénovées cette année, viennent d'être inaugurées par Marcel Dupré. Les noms de Leroy, de Nadia Boulanger, de Bazelaire (pour ne citer que trois des solistes dont la réputation est mondiale) s'inscrivent aux programmes des récitals.

Les étudiants des beaux-arts ne sont pas moins favorisés : les « patrons » de leurs ateliers sont des peintres, des sculpteurs, des décorateurs, des architectes, des fresquistes célèbres. Sous la conduite d'architectes de talent, ils visitent nos villes-musées : Vézelay, Chartres, Reims, les manufactures de Sèvres et des Gobelins — trésors du passé, activités des temps présents.

Ainsi, par le rayonnement d'un enseignement prodigué avec amour, les écoles d'art américaines de Fontainebleau favorisent les échanges intellectuels entre la France et les Etats-Unis. Des relations culturelles s'établissent, des liens d'amitié très puissants se nouent. Les jeunes artistes américains apportent dans le cadre à la fois aimable et grandiose du palais l'originalité de leurs personnalités très diverses; ils célèbrent à Fontainebleau l' « Independence Day », mais aussi le 14 juillet, et lorsque, à la nuit tombée, leur chorale chante sur les degrés du grand escalier du château les hymnes des deux pays, on devine que tous les cœurs battent à l'unisson.

Voici les sculpteurs dans leur atelier.

Les musiciens sont attentifs et souriants.

Au chateau, l'aile de l'Ancienne-Comédie.

Les motifs ne manquent pas dans le parc.

Le restaurant a été décoré par des élèves.

PETITES CHRONIQUES

MACKENZIE KING

Gravement affaibli depuis 1948, où sa santé l'avait contraint de renoncer à la politique, Mackenzie King, ancien premier ministre du Canada, n'a pu résister à une pneumonie contractée récemment. Il est décédé dans sa résidence de Kingsmere Lake. Avec lui disparaît, à soixante-quatorze ans, un homme d'Etat qui a joué un grand rôle dans son propre pays et sur la scène internationale. Chef du parti libéral en 1919, il était devenu premier ministre en 1921. Il conserva ce poste jusqu'en novembre 1948, où il succéda à M. Saint-Laurent, à l'exception de la période 1930-1935 où les conservateurs remplacèrent au pouvoir les libéraux. Pendant la guerre 1914-1918, Mackenzie King s'était signalé par son énergie à réclamer l'organisation industrielle de son pays. Il s'efforça comme chef du gouvernement de faire du Canada une nation forte et vraiment capable de se suffire à elle-même. En même temps il travaillait activement au sein des organismes internationaux au rapprochement entre les peuples. Il le fit avec d'autant plus d'autorité que jusqu'en 1946 il assuma simultanément les postes de premier ministre et de secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères. Les rapports entre les pays du continent américain étaient une de ses préoccupations, et le rapprochement entre le Canada et les Etats-Unis fut, pour une large part, son œuvre. Mackenzie King, dont la sympathie pour notre pays était notoire, était membre de l'Institut et grand-croix de la Légion d'honneur.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE :

Jacques Donvez, *De quoi vivait Voltaire,* dans la Collection « De quoi vivaient-ils ? » (Deux-Rives, 180 pages). Sous l'Ancien Régime, les écrivains ne vivaient presque pas du revenu de leurs œuvres ; d'où le recours aux « pensions », qui, par ailleurs, attiraient au souverain les louanges des auteurs. Voltaire n'échappe pas à la règle : le Régent le gratifie de 1.000 livres pour la *Henriade* ; Louis XV lui alloue une pension annuelle de 2.000 livres. Mais il se révèle homme d'affaires hardi et avisé. « J'ai vu tant de gens de lettres pauvres et méprisés, écrit-il dans ses *Mémoires,* que j'ai conclu dès longtemps que je ne devais pas en augmenter le nombre. »

M. Donvez nous explique comment il a constitué, accru, puis géré sa fortune. Une des sources de cette fortune fut une curieuse spéculation sur la loterie, dont l'auteur analyse l'ingénieux mécanisme. Cette loterie avait été instituée en 1728 pour le remboursement des rentes sur l'Hôtel de Ville de Paris. La loterie était fort à la mode depuis la fin du règne de Louis XIV : elle servira à la construction de Saint-Louis-en-l'Ile, de Saint-Roch ; à l'achèvement de Saint-Sulpice, de Sainte-Geneviève, de l'Ecole militaire — pour cette dernière fut expérimenté le système génois introduit par Casanova.

Familiarisé avec la loterie, le public l'était naturellement avec les « combinaisons » propres à fixer la chance. La loterie de 1728 n'était pas faite pour créer de nouveaux revenus à l'Etat, mais pour éteindre une dette intérieure. Le fonds pour le remboursement des lots était constitué : 1° par la vente des billets ; 2° par une retenue de 15 % sur le tirage précédent ; 3° par une allocation de 500.000 livres fournie par les fermes générales. D'où il résultait que celui qui aurait souscrit tous les billets était assuré de gagner. C'est ce que remarquèrent Voltaire et La Condamine, qui constituèrent une société de rentiers achetant toute l'émission à la mise en vente. Le procédé n'avait rien de malhonnête ; c'était l'exploitation d'un texte imprécis. En octobre 1729, la presque totalité des gains (plus d'un million de livres) est répartie sur treize noms. Il est difficile de déterminer ce que fut la part de Voltaire ; l'auteur présume qu'elle représenta plusieurs millions de nos francs, chaque mois, pendant une année. Elle lui permit d'entreprendre des affaires importantes — notamment, en 1734, de s'intéresser aux opérations de Paris-Duverney.

Ainsi Voltaire goûta le double plaisir de s'enrichir et de narguer l'autorité qui l'avait humilié.

LA VIE THÉATRALE :

Michel Georges-Michel. *Un Demi-Siècle de gloires théâtrales* (Bonne, 398 pages ; dessins de Picasso, Toulouse-Lautrec, Sem, Cappiello, Rouveyre, Rabajoi, Van Dongen). Des souvenirs et des silhouettes : Sardou, Sarah Bernhardt, Paul Mounet, Albert Lambert, Puccini, Courteline, les Isola, Yvette Guilbert, Isadora Duncan, Alfred Jarry, Yvonne Printemps, Elvire Popesco, Cocteau, Guitry... les vivants et les morts, les vedettes d'hier et d'aujourd'hui, tout un monde que l'inlassable conteur qu'est Michel Georges-Michel excelle à évoquer et qu'il anime en puisant dans ses souvenirs personnels. Une gerbe d'anecdotes à travers lesquelles apparaissent souriantes et délurées ces cinquante années, qui furent au vrai les plus tragiques de tout notre passé. Ce sont ces contrastes qui colorent l'histoire. Mais qu'il nous semble loin le temps où Catulle Mendès provoquait en duel Vanor, parce que celui-ci avait commis le crime antiesthétique de prétendre qu'Hamlet était gras !

ALBERT MOUSSET.

HOMMAGE A VICTOR SCHŒLCHER

Grâce au Comité fédéral d'outre-mer, qui fonctionne à Paris depuis 1948, un buste de Victor Schœlcher, promoteur de l'abolition de l'esclavage, a été inauguré au Luxembourg en présence de M. Gaston Monnerville, président du Conseil de la République et président d'honneur du comité. Devant le buste, œuvre du sculpteur Félix Benneteau, M. le gouverneur Merwart, doyen des gouverneurs coloniaux, rappela éloquemment la carrière de Victor Schœlcher, qui, pendant dix-huit ans, siégea au Sénat.

LÉGION D'HONNEUR

Nous avons appris avec plaisir que M. Roger Léonard, préfet de police, vient d'être élevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. Cette haute distinction récompense justement l'activité que M. Léonard, dans l'exercice de ses délicates fonctions, met au service de la population de la capitale.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

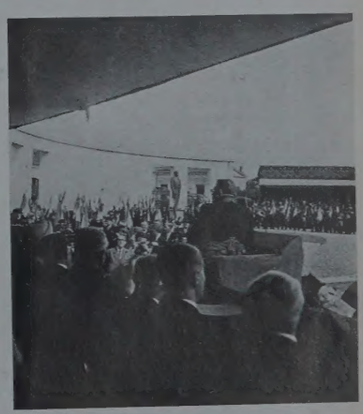
Le gouvernement français a donné son agrément à la nomination du professeur Abelardo Saenz au poste d'ambassadeur d'Uruguay en France. M. Abelardo Saenz est depuis de nombreuses années chef de service à l'Institut Pasteur. Ses travaux lui ont valu la cravate de commandeur de la Légion d'honneur et il est membre correspondant de l'Académie de médecine.

L'HOMMAGE DE LA LORRAINE AU PRÉSIDENT POINCARÉ

Bar-le-Duc vient d'élever à Raymond Poincaré un monument que M. Vincent Auriol a inauguré le 23 juillet, au cours d'un voyage dans la région. Il était accompagné des présidents des trois Assemblées, MM. Herriot, Monnerville et Fourcade, de M. Pleven, président du Conseil, et de plusieurs ministres, dont M. Queuille. De Commercy à Verdun, en passant par Nubécourt, où repose Raymond Poincaré, Clermont-en-Argonne et Douaumont, ce fut un émouvant pèlerinage, sur lequel planait le souvenir du grand homme d'Etat. A Bar-le-Duc, dans un discours d'une haute éloquence, le président Edouard Herriot retraça la carrière du grand Français qui, à un moment dramatique de notre histoire, « représenta si noblement et si purement la patrie ».

La leçon de cette cérémonie fut tirée par M. Vincent Auriol, qui insista sur la gravité de la situation internationale présente. Il faut, dit-il, « faire comprendre à l'agresseur éventuel que l'agression ne paie plus ». Après avoir félicité l'O. N. U., qui a « prouvé sa volonté de faire respecter la parole donnée et la paix mondiale », le président Auriol conclut en adjurant tous les Français d'entendre l'avertissement de Raymond Poincaré : « Nos paroles de paix et d'humanité auront d'autant plus de chance d'être écoutées qu'on nous saura plus unis, mieux armés et plus résolus. »

Nubécourt. Avec un parent de R. Poincaré.



Bar-le-Duc. Discours du président Herriot.

Nubécourt. Un bouquet pour le Président.

Clermont. Saluant des familles de fusillés.

Douaumont. M. Auriol à l'ossuaire.

Verdun. Au moment du retour.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

UNE FABRIQUE D'ORGUES A DEUX CENTS ANS

La petite ville de Rambervillers, dans les Vosges, était en fête récemment. On y célébrait le deuxième centenaire de la manufacture d'orgues Jacquot-Lavergne ; depuis sa fondation, cette maison a conquis une réputation qui dépasse, et de beaucoup, nos propres frontières. De nombreuses personnalités avaient répondu à l'invitation de ses dirigeants actuels, continuateurs d'une belle lignée familiale, et près du représentant du préfet des Vosges, du maire de Rambervillers, d'élus du département avaient pris place au déjeuner, servi à la Maison du Peuple, des musiciens amis de la maison, organistes, maîtres de chapelle.

Le bicentenaire coïncidait avec l'achèvement d'un orgue destiné au Conservatoire de Paris. Magnifique instrument sur lequel quelques centaines d'invités eurent, l'après-midi, le plaisir insigne d'entendre jouer le maître Marcel Dupré. Le grand organiste se surpassa, si possible, dans un programme où voisinaient des œuvres de Bach, de Couperin, de Hændel, de Schumann, de Franck, de Widor et de lui-même, et qu'il termina par une magistrale improvisation dont les thèmes lui furent donnés par M. Delvincourt, directeur du Conservatoire. On reste émerveillé devant tant de science unie à tant de noblesse d'inspiration. La journée prit fin par une visite des ateliers, clairs, vastes, commodes, où l'on peut constater que le respect d'une tradition artisanale particulièrement riche en belles réussites s'allie avec une volonté de progrès constant et d'amélioration dans l'outillage dont profitent à la fois les ouvriers et leur travail.

R. D.

J.-G. DARAGNÈS

Jean-Gabriel Daragnès est mort à Paris des suites d'une opération chirurgicale. Il était âgé de soixante-quatre ans. Basque d'origine, il était devenu un des personnages notoires de Montmartre. Des premiers il s'installa avenue Junot. Graveur d'une maîtrise reconnue, Daragnès avait conquis comme illustrateur une renommée mondiale. Il ne s'en tint pas là ; il se fit imprimeur, et du sous-sol de sa maison sortirent des textes précieux et de magnifiques gravures.

ANDRÉ HONNORAT

Succombant à une longue et douloureuse maladie, André Honnorat est mort le 15 juillet. Il avait presque quatre-vingt-deux ans, étant né à Paris le 10 décembre 1868. Député, puis sénateur des Basses-Alpes, ministre de l'Instruction publique des cabinets Millerand (1920) et Leygues (1921), membre de la Consultative à la Libération, André Honnorat avait attaché son nom à l'institution de l' « heure d'été ». Il apporta à l'élaboration de la législation antituberculeuse un zèle persévérant et il fut — c'est peut-être son meilleur titre — le promoteur de la création de la Cité universitaire. Il a fini ses jours dans ce cadre qu'il affectionnait, où il recevait, il y a peu de temps, le président de la République à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, André Honnorat était commandeur de la Légion d'honneur.

NOUVELLES RELIGIEUSES

LUXEUIL A FÊTÉ SAINT COLOMBAN

M. André Maroselli, ministre de l'Air, député-maire de Luxeuil-les-Bains, a présidé aux cérémonies qui se sont déroulées dans cette ville du 20 au 23 juillet à l'occasion du quatorzième centenaire de saint Colomban ; on sait que celui-ci fonda, en 590, l'abbaye qui fit pour un temps de Luxeuil un des centres de la chrétienté.

Pendant deux jours un congrès d'études réunit autour de M. le chanoine Henri Thiébaut, président de l'Association des amis de saint Colomban, des savants et des historiens français et étrangers. L'intervention de M. Gabriel Le Bras, professeur à la Faculté de droit de Paris, y fut particulièrement remarquée.

Le samedi 22 juillet, à 21 heures, la création du *Mystère de saint Colomban*, de Paule

M. Maroselli (à gauche) fait visiter son jardin à MM. Sean Mac Bride et Robert Schuman.

de Gimazane, préluda aux fêtes officielles qui devaient se dérouler le lendemain.

Mgr Meill les ouvrit : en tant qu'évêque de Saint-Gall — le saint qui donna son nom à cette ville suisse fut le compagnon de saint Colomban — il remit aux Luxoviens des reliques et une statuette du patron de son diocèse. La messe pontificale fut célébrée dans la vaste basilique par Mgr Roncalli, nonce apostolique, qu'entouraient, entre autres prélats, NN. SS. Feltin, Dubourg et Mac Quaid, archevêques de Paris, de Besançon et de Dublin. Six nations étaient représentées. L'Irlande, pays natal de saint Colomban, avait délégué son président du Conseil, M. Costello, son ministre des Affaires étrangères, M. Mac Bride, et M. de Valera, leader de l'opposition. M. Klob, ministre du Commerce autrichien, rappelait par sa présence la fondation par saint Colomban du monastère de Bregenz. Quant à l'Italie, où le saint mourut en 615 dans le couvent qu'il avait créé à Bobbio, le maire de ce village, M. Mossi, s'était fait son porte-parole.

Un banquet suivit la réception donnée à l'hôtel de ville par M. Maroselli, et, l'après-midi, le R. P. Dandin, de l'Oratoire, prononça le panégyrique de saint Colomban.

Les fêtes se sont terminées par l'inauguration d'une statue dédiée au saint irlandais. Enfin M. Robert Schuman dégagea le sens idéologique des journées de Luxeuil.

GASTRONOMIE

Bons Plats, Bons Vins. Qu'est-ce au juste que ce volume qui s'intitule gaillardement *Bons Plats, Bons Vins* (in-quarto, 818 pages. Ponsot, éditeurs), élaboré sous les auspices de notre prince des gastronomes, Curnonsky ? Encyclopédie, recueil de recettes ? Les deux.

Les recettes, qui en constituent la partie essentielle, ont été recueillies par Curnonsky auprès des chefs les plus renommés de la cuisine française contemporaine. Elles sont accompagnées d'indications très précieuses du professeur Roger sur les vins qui doivent orchestrer dignement ces plats, grands ou simples, que chacun d'entre vous peut réaliser.

Les recettes sont encadrées, en tête et en queue du volume, par une suite d'études sur diverses questions gastronomiques qui vont du protocole de la table et de son décor aux chapitres des conserves, des marinades, des foies gras. Quelques indications fort utiles sur les grands restaurants parisiens et les préceptes des clubs gastronomiques complètent ce volume abondamment illustré de plusieurs centaines de gravures.

P.-E. C.

A son arrivée, M. Eamon de Valera s'incline devant Mgr Roncalli, nonce apostolique.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

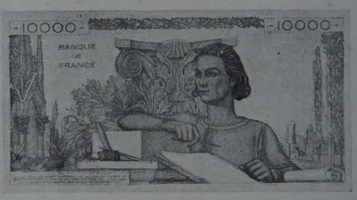
La grande et regrettée violoniste Ginette Neveu indique par delà les tombeaux la voie musicale à suivre. Elle a su comprendre toute la valeur des compositions du maître finlandais Sibelius et parvint à pénétrer l'esprit de ses œuvres maîtresses avant d'en donner l'interprétation précieusement conservée dans les sillons d'une série d'excellents disques. La Radiodiffusion française a bien fait de les inscrire au programme d'une séance de musique contemporaine. Trop peu d'amateurs et de professionnels connaissent en effet le *Concerto en ré mineur*, magnifique fresque tour à tour vigoureuse, sombre et tourmentée, expressive, animée, très rythmée. Ginette Neveu surmonta avec une étonnante aisance les difficultés techniques accumulées dans ces pages ; la partition de Sibelius est ainsi présentée avec une limpidité parfaite. C'est avec émotion que l'on écoute l'admirable partie de violon exprimée avec sensibilité ; les attaques vigoureuses, les cadences éblouissantes s'imposent aussi à l'attention ; l'étonnante soliste, au premier plan, s'appuie par moment sur un accompagnement de cordes qui jouent avec douceur. Ginette Neveu a péri tragiquement, mais elle a laissé de son court passage ici-bas un reflet lumineux, et bien des virtuoses suivront son sillage.

Pour donner aux enfants le goût de l'étude artistique et flatter leur vanité naissante, certains postes organisent des « tournois régionaux ». Ce fut le cas de la ville de Chartres, qui pria des pianistes en herbe de venir se mesurer devant le microphone. Mais les animateurs de cette rubrique se doutent-ils que leurs efforts dépassent le but recherché ? Les petits sont entendus bien au delà de l'Eure-et-Loir et jusqu'aux bords de l'Atlantique. Evidemment, ces jeunes Micheline, Brigitte, Annik, âgées de huit à douze ans, ne sont pas des prodiges, mais elles font preuve de bonne volonté, parfois même d'autorité. Elles démontrent surtout que le répertoire de nos provinces est fort étendu, et l'on ne saurait trop féliciter les professeurs qui se tiennent au courant des nouveautés et font apprendre à leurs élèves des morceaux de Déodat de Séverac et de Pierre Vellones.

W.-L. LANDOWSKI.

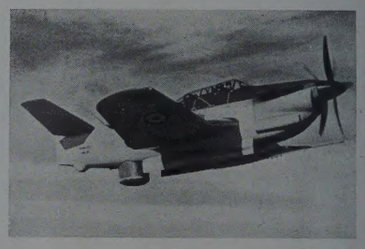
LES NOUVEAUX BILLETS

Voici les nouveaux billets de 5.000 et 10.000 francs qui viennent d'être mis en circulation. La coupure de 10.000 francs est ornée au verso d'un personnage symbolisant l'Architecture. De celle de 5.000 nous reproduisons le recto, sur lequel Pomone et Amphitrite représentent la Terre et la Mer.



CHASSEUR DE SOUS-MARINS

Les difficultés de la détection du sous-marin par radar ont beaucoup compliqué la tâche des chasseurs de sous-marins depuis la généralisation du « Schnorckel », le dispositif qui permet un séjour en plongée de très longue durée, l'air nécessaire à l'équipage et aux diesels étant prélevé en surface par un tuyautage de très faible saillie. Dès que la mer est un peu agitée, la distinction



entre les échos radar du Schnorckel et des vagues devient délicate. Aussi a-t-on jugé nécessaire d'équiper de radars spéciaux les avions chargés de cette recherche.

Le Blackburn YA-5, le dernier avion britannique embarqué conçu pour la chasse au sous-marin, a été équipé d'un « radome », rétractable en fuselage pour la croisière, qu'on voit ici en position sortie, sur l'arrière des volets ouverts de la soute à bombes.

C. R.

LA COUPE THION-DE-LA-CHAUME

La Coupe Thion-de-la-Chaume, importante épreuve de golf, a été disputée à Deauville devant une nombreuse assistance. La coupe a été remise par Mme Guy de Rothschild (au centre) à l'équipe française gagnante (à droite), composée de la vicomtesse de Saint-Sauveur et de M. Prunet, battant l'équipe belge Mlle et M. Jacquet.

Plaisirs, risques et psychologie de la route, vitesse, manœuvres délicates, style sont étudiés à fond dans un livre original et plaisant, abondamment illustré :
ACCÉLÉREZ ! par Edmond DUJARDIN, préface de Ch. FAROUX.
Beau vol. de 272 pages, 550 fr. franco. Éditions Ed. Dujardin, Arcachon (C. P. Bordeaux 1528-63).

LE BRIDGE (N° 77)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 63

♠ 7 4 3
♡ V 3
◇ R 9 7 4 3
♣ R 4 3

entame : ♣ D — NORD / OUEST EST / SUD

♠ A R D
♡ A R D
◇ A 10 5 2
♣ A 9 8

Sud joue 6 sans-atout et Ouest entame de ♣ D. Quel est le meilleur plan ?

Comme vous avez, en levées sûres : 3 ♠ + 3 ♡ + 2 ♣ = 8 levées à ces trois couleurs, vous vous assurez le chelem si vous faites quatre levées à ◇ contre toute distribution des ◇.

Un moyen et un seul pour cela. Après avoir pris du ♣ as, partez du ◇ 2 avec l'intention, si Ouest joue ◇ 6 ou ◇ 8, de faire l'impasse et de mettre le 9. Si l'impasse rate et Est prend le 9, les deux derniers ◇ tomberont sur as et roi et vous ferez quatre levées à ◇. De même, si Ouest a ◇ D V 8 6, l'impasse avec départ du 2 réduit votre perte à une levée.

Enfin si Est a ◇ D V 8 6, Ouest vous en avertit en ne fournissant pas sur le 2. Vous prenez alors le 2 avec le roi et partez du 4, ce qui réduit de nouveau votre perte à une levée.

Le petit chelem est immanquable en faisant l'impasse au 1er tour.

Si vous partez du roi de ◇ (ou du 2 pris par le roi, ce qui revient au même), ou de l'as de ◇, vous perdrez deux levées à ◇ si vous trouvez ◇ D V 8 6 dans la mauvaise main. Un jeu de sécurité simple comme l'œuf de Christophe Colomb !

LE JEU D'UNE COULEUR DE HUIT CARTES PAR A. R. V.
(suite 4)

Nous connaissons maintenant un certain nombre de principes de jeu qui régissent cette combinaison.

Il est souvent avantageux, quand l'impasse s'impose, de la faire précéder du coup de sonde (on joue d'abord l'as ou le roi et l'on ne fait qu'ensuite l'impasse). Le principal avantage du coup de sonde est d'éviter que le joueur en quatrième ne fasse une dame sèche.

Mais l'avantage du coup de sonde est petit, tandis que celui de ne rien perdre au cas où le joueur en second aurait dame quatrième est grand. Si donc le coup de sonde fait perdre une levée dans ce dernier cas, parce qu'il empêche de renouveler l'impasse, il faut y renoncer.

C'est le principe le plus important — et de loin ! — de cette combinaison.

Aussi, sans craindre les redites, j'en donnerai un dernier exemple.

♡ A R V 10 9 4

NORD / OUEST EST / SUD

♡ 3 2

Atout ♡. Votre but est de ne rien perdre.

Faites l'impasse au 1er tour de ♡.

Si vous jouez l'as d'abord, vous ne pourrez plus faire qu'une fois l'impasse. Avantage : vous ne perdrez rien si Est a dame sèche. Une combinaison, dont la probabilité à priori est de 2,8 %.

Désavantage : vous perdrez une levée si Ouest a D x x x. Quatre combinaisons, puisque le petit singleton de Est peut être le 5, le 6, le 7 ou le 8. Probabilité totale = 2,8 % × 4 = 11,2 %.

La dame quatrième est quatre fois plus probable que la dame sèche.

En faisant l'impasse immédiatement, sans donner le coup de sonde, vous pourrez renouveler l'impasse. Vous ne perdrez donc rien si Ouest a D x x x (11,2 %), mais perdrez une levée si Est a dame sèche.

Bénéfice net de l'impasse immédiate sur le coup de sonde : 11,2 — 2,8 = 8,4 %.

N'oubliez jamais cela. C'est le principe de jeu le plus important de cette combinaison de 8 cartes par A R V. Le coup de sonde est une faute s'il empêche de prendre la dame quatrième.

Je vais maintenant démontrer pourquoi l'impasse, lorsqu'elle est possible, l'emporte sur le jeu de as et roi sans impasse.

♡ A R V 10 2

NORD / OUEST EST / SUD

♡ 5 4 3

Quel que soit le but, jouez l'as d'abord, puis faites, et refaites s'il y a lieu, l'impasse.

En quoi cette tactique est-elle supérieure au jeu de as et roi sans impasse?

En faveur de l'impasse, nous comptons : 4 combinaisons de D x x x chez Ouest (soit D 9 8 7, D 9 8 6, D 9 7 6, D 8 7 6), probabilité totale 11,3 %. Puis 6 combinaisons de D x x chez Ouest (soit D 9 8, D 9 7, D 9 6, D 8 7, D 8 6, D 7 6), probabilité totale 20,3 %.

En faveur de as et roi sans impasse nous ne comptons que 4 combinaisons de D x chez Est (soit D 9, D 8, D 7, D 6), probabilité totale : 13,6 %.

Bénéfice net de l'impasse :

11,3 + 20,3 — 13,6 = 18 %.

C'est le maximum d'avantage que puisse présenter l'impasse.

Prenons maintenant un exemple où cet avantage de l'impasse sera minimum.

♡ A R V 10 5 4 3

NORD / OUEST EST / SUD

♡ 2

En faveur de l'impasse il ne reste plus que les 6 combinaisons de D x x chez Ouest : 20,3 %.

En faveur de as et roi sans impasse, il y a 4 combinaisons de D x chez Est (13,6 %), et une combinaison de D sèche chez Est (2,8 %).

Le bénéfice net de l'impasse se réduit à 20,3 — 13,6 — 2,8 = 4 %.

La conclusion est que l'impasse, quand elle est possible, est préférable au jeu de as et roi sans impasse. Mais cela ne signifie pas que l'impasse s'impose toujours quand on a les moyens matériels de la faire, car il y a d'autres façons de jouer encore.

(A suivre.)

ANDRÉ CHÉRON.

PHILATÉLIE

LE 150e ANNIVERSAIRE DE LA VILLE DE WASHINGTON

La capitale des Etats-Unis fête cette année son cent cinquantième anniversaire. A cette occasion un timbre de 3 cents bleu a été émis.

De grand format vertical, il a pour sujet la statue de la Liberté qui se trouve au Capitole. Comme la plupart des vignettes américaines modernes, ce nouveau 3 cents est d'une conception artistique plutôt indigente : quelques vues de la cité depuis sa fondation auraient pu fournir les motifs d'une série plus intéressante et plus originale.

UN NOUVEAU TIMBRE TURC

L'administration postale turque a mis en service récemment une forte valeur destinée à compléter la série courante de poste aérienne.

Il s'agit d'un « 2 1/2 lira » (ou 2 1/2 livres turques) représentant un quadrimoteur au-dessus du Bosphore. Le timbre a été héliogravé par Courvoisier en vert olive et bleu; le tirage se monte à 60.000 exemplaires.

JACQUES BELLAY.

ÉDUCATION EN SUISSE
INSTITUT sur le ROSENBERG
près SAINT-GALL (Suisse)

Dans une région préalpine à climat privilégié : la plus grande école internationale pour jeunes gens. Possédant une renommée mondiale, elle est un centre officiel pour l'étude des langues modernes et prépare jusqu'à la maturité et au diplôme commercial. Préparation aux bac. suisse, anglais, américain. Enseignement individuel en petites classes. Prospectus.

L'Expédition française à l'Himalaya, organisée par la Fédération française de la montagne avec la coopération du Club alpin français et sous le patronage officiel du Gouvernement, a réussi dans sa tâche et nos compatriotes ont atteint le sommet du « Toit du monde », grâce à leur ténacité et à leur courage.

On connaît l'importance de l'équipement en montagne, où tout doit être préparé méticuleusement avant le départ.

Outre les instruments d'équipement courant, l'Expédition française à l'Himalaya avait reçu des Établissements Huet des jumelles 8×30 Miralux et Rivalux et le monoculaire 20×50, dont l'utilisation s'est révélée indispensable pendant toute la durée de l'expédition.

La qualité de ces fabrications optiques devait être signalée, d'autant que, dans ce domaine, la précision et la clarté auxquelles arrive dans cette industrie la Société générale d'optique, fabricante des jumelles Huet, assure à la France un prestige international.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOT. du CAP-FERRAT « Le Paradis de la Riviera » (entre Nice et Monte-Carlo) - Tél. 250-20
Toutes les joies sportives de l'été.

ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "

HOTEL ALPINA ZERMATT. Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de francs suisses 105 par sem.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

A vendre immeubles importants avec fonds Hôtel - Café - Vins - Garage - Chaux. Localité industrielle P.-de-C.
Me **DUBUIS**, notaire à **PIONSAT** - Tél. 7.

SOUS LE SOLEIL ÉGYPTIEN (SOUVENIRS DU BARON DE CRAC), par CAMI.

Au cours d'une amoureuse idylle,
En Egypte, entre deux serments,
J'allais chasser le crocodile
Au bord du Nil. Voici comment :
Une arbalète et une échelle
Etaient mes deux seuls instruments,
Plus un peloton de ficelle
Pour attraper vifs les caïmans.

Fixant la ficelle solide
A ma flèche prête à partir,
Du haut de l'échelle, impavide,
Je voyais le caïman venir.
Lorsqu'il passait sous l'arbalète,
Ma flèche filait sans retard,
Perçant avec la cordelette
Ses mâchoires de part en part !

Sautant de mon observatoire,
Je prenais la corde trouant
Chaque côté des deux mâchoires,
Et les fermais, rien qu'en nouant !
Cette chasse, je dois le dire,
Faillit tourner mal cependant.
Un jour je fus pris de délire,
Sous l'effet du soleil ardent...

Hélas ! je n'avais pas de tente !
Soudain s'approche pesamment
Un saurien gueule béante...
De l'échelle alors, promptement,
J'arrache un barreau, d'un bras ferme
Et je le plante vertical,
Pour empêcher qu'il se referme,
Dans son orifice buccal !

Enfin, j'allais trouver de l'ombre !
Je m'installai commodément
Entre les deux mâchoires sombres,
Mes pieds dépassant seulement.
Et, bien que cette tente verte
Sentît un peu le renfermé,
Dans cette gueule à point ouverte
Je m'endormis à poings fermés !

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

ÉDITIONS S.N.E.P.-ILLUSTRATION

DEMEURES INSPIRÉES
ET
SITES ROMANESQUES

Textes et documents réunis par
RAYMOND LÉCUYER et PAUL-EMILE CADILHAC

Le jardin qui inspira la « Tristesse d'Olympio » (reproduction réduite d'une des illustrations de l'ouvrage).

DANS un magnifique ouvrage sont décrits par des textes d'une ***éminente valeur historique et littéraire*** et sont ***visibles par l'image*** les lieux où vécurent, du XVI^e^ siècle à nos jours, les plus éclatantes célébrités françaises, grands poètes, romanciers, essayistes, orateurs illustres, les maisons qu'ils habitèrent, les sites qui ***contribuèrent à la formation de leur génie, à l'éclosion de leurs œuvres,*** les décors de la campagne ou de la ville où ils placèrent leurs inventions romanesques.

Cet ouvrage, ***d'un intérêt sans égal,*** contient les plus merveilleuses évocations. Il permet au lecteur curieux de pénétrer dans la vie même d'auteurs de génie et dans l'intimité de leurs œuvres. Il nous révèle ***les sublimes rencontres du génie et de la beauté*** dont la France compte les plus significatifs et les plus édifiants exemples. Il nous rapproche des grands hommes dont nous admirons les œuvres et nous ***donne l'émouvante impression de recevoir leurs confidences et d'entrer en communion avec eux.***

Ecrit par de grands écrivains, incontestablement les plus qualifiés, il est une source inestimable de documents précieux. C'est un divertissement de choix, un guide et un instrument unique de travail. Il offre au touriste de précieuses indications, il facilite les recherches, les travaux de l'étudiant, de l'universitaire, de l'homme de lettres, du cinéaste ainsi que de l'homme cultivé avide de ***pénétrer les mystères de l'inspiration et du génie.***

QUELQUES-UNS DES 50 TEXTES CONTENUS DANS L'OUVRAGE

Au Pays de Ronsard, *par* ANDRÉ HALLAYS.
Promenade à la Devinière, *par* MAURICE BEDEL.
Au Pays de Montaigne, *par* RAYMOND RITTER.
A Rouen avec l'ombre de Corneille, *par* PAUL-ÉMILE CADILHAC.
Souvenirs pascaliens à Clermont, *par* RÉGIS CREGUT.
Chez Jean de La Fontaine à Château-Thierry, *par* RAYMOND LÉCUYER.
Au Languedoc de Molière.
Madame de Sévigné à Grignan, *par* PAUL-ÉMILE CADILHAC.
Bossuet à Meaux, *par* RAYMOND LÉCUYER.
Au Pays de Chateaubriand, *par* ALBÉRIC CAHUET.
Lamartine et la terre natale, *par* GEORGES LECOMTE, *de l'Académie française.*
Elvire et « le Lac », *par* RAYMOND LÉCUYER.
Victor Hugo aux îles de l'exil, *par* PAUL-ÉMILE CADILHAC.
La Maison d'Olympio, *par* MAURICE LEVAILLANT.
Alfred de Vigny au Maine-Giraud, *par* JÉRÔME et JEAN THARAUD, *de l'Académie française.*
Le Lys dans la vallée, *par* PAUL-ÉMILE CADILHAC.
Alfred de Musset chez lui, *par* RAYMOND LÉCUYER.
Mistral à Maillane, *par* JULES VÉRAN.
Anatole France à la Béchellerie, *par* ROLAND ENGERAND.
Chez Clemenceau homme de lettres, *par* RAYMOND LÉCUYER, *etc.*

UN RECUEIL IMMORTEL
LES RENCONTRES
du GÉNIE et de la BEAUTÉ

DEMEURES INSPIRÉES ET SITES ROMANESQUES vous est offert en un très important volume de 400 pages, format 39x29,5, piquées sur toile, sous couverture artistique repliée sur carton. Il comporte ***un millier d'illustrations en couleurs et en noir*** ainsi que des hors-texte de haute qualité artistique. Il est présenté dans un étui de grand luxe et du meilleur goût. Sa réalisation est d'une perfection digne en tous points du renom mondial de notre maison.

PRIX DE VENTE ACTUEL
VALABLE
pour la France et l'Afrique du Nord :
5.200 francs,
livraison franco et sans frais.

POUR LES COLONIES ET L'ÉTRANGER
CE PRIX SERA MAJORÉ
DES FRAIS D'EXPÉDITION.

Ouvrage entièrement terminé,
livrable immédiatement.

Pour recevoir « Demeures inspirées et sites romanesques », prière de remplir ou de copier le bulletin ci-dessous et de l'adresser aux :

ÉDITIONS S.N.E.P.-ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges, PARIS-9^e^

La chambre où naquit Gustave Flaubert.

EDITIONS S.N.E.P.-ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges, PARIS-9^e^

Veuillez m'adresser votre ouvrage *Demeures inspirées et sites romanesques*, dont le prix pour la France est de 5.200 fr., que je vous règle (1) par mandat postal, par chèque bancaire ou chèque postal (Paris 9062.88).
Frais de port en plus pour les colonies et l'étranger.

Nom .....
Prénoms .....
Profession .....
Adresse .....
Ville ..... Départ .....
Date .....
Signature :

(1) Prière de rayer les mentions inutiles.